

# But CLUB

**Les Yougoslaves  
ont gagné, à  
Florence, le  
droit d'aller  
à Rio de Janeiro**

Dans ce numéro, les textes  
et les photos  
de nos six envoyés spéciaux.



**16**  
PAGES

LUNDI 12 DÉCEMBRE 1949  
N° 212

## VILLEMAIN A PUNI LA MOTTA

Tête contre tête, Villemain (à droite) et Jake La Motta se sont affrontés farouchement au début de leur combat, vendredi, à New-York, et le Français, imposant son rythme rapide, a vengé Cerdan.

**20** frs

Afrique du Nord - Avion frs 22  
Espagne . . . . . pesetas 2,50





# Les CHAMPIONS tels que je les ai connus... ou 30 Ans dans les coulisses du SPORT!

**J**E suis un peu en avance sur mes prévisions. Je m'étais promis de raconter mes souvenirs, mais plus tard, d'ici quelques années, quand j'aurais décidé d'aller planter mes choux. Seulement, voilà, But et Club m'a forcé la main et je me suis laissé tenter. J'avoue que ça me fait tout drôle. Pour moi, qui me sens encore jeune, alerte, dispos, ces souvenirs sans prétention ont déjà un parfum d'abdication précoce.

Avant de commencer ce récit, je me suis longuement demandé si ce que j'avais à dire offrait un intérêt public. Et puis, en me rappelant les étapes parcourues, j'ai vu se dérouler le film de ma vie. J'ai constaté que, depuis plus de trente ans, j'avais été mêlé intimement à des tas d'événements ; que j'avais côtoyé toutes les personnalités du sport, toutes les vedettes connues et j'ai pensé qu'après tout, il serait peut-être amusant de mettre tout ça noir sur blanc. (Je voulais appeler ça : « Mes Carnets (de chèques) secrets » ou « Mes contes », mais ça aurait pu prêter à confusion.)

Ça tient beaucoup de place, des souvenirs ! N'en déplaise à mes bons amis, qui ont l'esprit de plaisanterie et qui vont dire — j'en suis sûr — que les miens tiennent tous dans un livre de caisse barbouillé d'impressionnantes colonnes de chiffres...

Qu'on me laisse rire ! Les souvenirs ont plus de valeur que le plus solide compte en banque et ceux que j'entreprends, ici, sont une mine d'or. Avoir vécu comme moi dans les coulisses du sport constitue un capital inestimable qu'on va — encore — m'envier. Heureusement, au même titre que l'argent qu'on me reproche d'avoir amassé, ces souvenirs sont bien à moi. Je vous les donne et l'on prétendra quand même que je conserve tout ce que je possède. Soyez justes ! Vous voyez bien qu'on a créé de fausses légendes autour de moi.

C'est comme ceux qui disent que j'ai toujours fait mon lit en portefeuille. Plaisanteries et racontars, c'est tout. On dit aussi que je souffre de calculs. En tout cas, je peux affirmer que j'ai une constitution robuste et je ne crois pas que je m'en irai un jour de la « caisse ».

Je vais rétablir la vérité. Je vais me décrire tel que je suis, simplement. Et je vais vous parler des champions tels qu'ils sont. Ensemble, nous allons faire un grand voyage dans le passé. Je suis prêt... attendez... Avant de m'installer devant mon bureau, permettez-moi, une dernière fois, de prendre mon micro pour vous faire une annonce... sans publicité.

« Allé ! Allé ! Ici Georges Berretrot. Ecoutez-moi... »

**J**E suis né le 19 octobre 1891, au 117 de la rue de Tocqueville, dans le 17<sup>e</sup> arrondissement. Mes parents étaient de modestes ouvriers venus se fixer à Paris sans autre but que d'essayer d'améliorer leur existence. Mon père était Basque et ma mère Béarnaise. Deux races fortes. Ils avaient eu le mérite de comprendre qu'il ne fallait pas s'enterrer en province, mais ils s'imaginaient naïvement, que, dans la capitale, le soleil brillait pour tout le monde. Or, dans ce Paris de fin de siècle, dans cette période qu'on appelle un peu trop pompeusement « la belle époque », la vie n'était pas si dorée qu'on veut bien le dire. En ce qui les concerne, je sais bien que mes parents n'avaient pas tous les jours le boyau de la rigolade en l'air.

Mon père, conducteur de l'omnibus à chevaux « Wagram-Bastille », recevait 3 fr. 50 pour prix d'une journée et ma mère, qui s'éreintait à faire des ménages, gagnait 0 fr. 30 de l'heure. Ils travaillaient comme des nègres, mes braves vieux. Douze, quatorze heures chaque jour ! Et ils ne se plaignaient pas. Personne d'ailleurs ne songeait à se plaindre.

Jamais de repos, jamais de congé. On ne connaissait pas les vacances, il fallait trimer.

Mes parents m'avaient prénommé Georges-Alexandre. Pourquoi ce second prénom d'origine slave ? Tout simplement parce que la France venait de signer une alliance militaire avec la Russie et que le tsar était très populaire. Ils avaient donc poussé le patriotisme jusqu'à m'appeler comme l'empereur. Mais je m'étonne, connaissant bien l'amour que professait ma mère pour l'argent, qu'on ne m'ait pas prénommé Louis...

Dire que j'étais le bienvenu en arrivant au monde serait peut-être trop. C'est si vrai que mes parents s'en tinrent là et que je fus leur seul héritier.

A l'âge de six mois, on me mit en nourrice dans un petit village des Basses-Pyrénées, à Lérén, où mon grand-père était instituteur. C'était quel-qu'un, mon grand-père !

J'y suis resté pendant six ans à Lérén.

Aux dires de ma famille, j'étais un enfant remuant, diable, vivant et bavard, qui courait la campagne comme le font tous les gosses en bonne santé. Quand on jugea que j'étais suffisamment bien élevé, on me renvoya chez mes parents. Je fis connaissance avec l'école communale de la rue Jouffroy et, deux ans plus tard, on me mit en pension, à Montlhéry, à l'institution Resve et Gros, qui existe toujours.

J'étais interne et cela coûtait 40 francs par mois. Ça y est, je parle argent... A propos, ne vous étonnez pas si je m'exprime souvent avec l'appui des chiffres. C'est sans doute une déformation professionnelle mais, voyez-vous, très jeune, j'ai appris à connaître la valeur de la monnaie. Quand on se trouve placé, dès sa naissance, en face des dures réalités de l'existence, on apprend à compter. Ma mère m'a élevé dans la religion de l'argent et, chez moi, un sou a toujours fait un sou. Je suis, depuis, fidèle à ce principe et je ne m'en porte pas plus mal. J'ai toujours vu ma mère « tripoter » des pièces. Elle comptait et recomptait son avoir avec une satisfaction évidente. C'était une bonne école.

On a dit de moi que j'étais avare. Ce n'est pas exact. On a dit la même chose de Raimu et on le dit aussi de Maurice Chevalier et de Mistinguett. Ceux-là, comme moi, ont un tempérament économe parce qu'ils ont eu une jeunesse difficile et que, pour réussir, ils ont peiné et travaillé. Qu'est-ce que vous croyez ? On ne devient pas millionnaire du jour au lendemain. C'est seulement à force de travail qu'on y parvient. Raison de plus, en passant, pour reconnaître les sacrifices qu'ont dû s'imposer mes parents afin de me donner les armes nécessaires pour lutter dans la vie. Les leçons que j'ai reçues m'ont été profitables et je les en remercie.

Grâce à ma mère, qui me disait : « Il ne faut pas être honteux de demander son dû », j'ai su, depuis, réclamer l'argent qu'on me devait. C'est une force incroyable.

Un ami peut m'emprunter une somme — quoi qu'on en dise, cela arrive souvent — dès que je le révois, avant même de lui serrer la main ou de m'enquérir de sa santé, je ne manque pas de lui rappeler : « Il y a un petit cent balles qui nous sépare... » Et, neuf fois sur dix, ce rappel à l'ordre est salutaire. J'ai toujours été partisan des bons comptes entre bons amis et si je n'avais pas pratiqué de la sorte, il est probable que ma réussite n'eût pas été aussi sérieuse.

A dix ans et demi, j'avais déjà décroché le certificat d'études ; je m'étais même classé premier

du canton d'Arpajon. Je vous ai promis de faire toutes mes confidences, je tiens parole. Alors, voici : sachez que, les années précédentes, le premier du canton était régulièrement un fou de l'asile de Perray-Vaclusse. Mais, cette année-là, le fou traditionnel n'était que deuxième, car, jusqu'à preuve du contraire et en dépit de ces précédents fâcheux, mon cas n'a, je pense, jamais rien eu d'alarmant.

C'est pendant mon séjour à Montlhéry que j'ai pris goût au sport. Dans la cour de l'école, naturellement, on courait. Toutes les récréations se passaient comme ça. C'est ainsi que je me suis aperçu que je ne courais pas si mal. J'étais meilleur que mes camarades et ils ne discutaient pas ma supériorité pedestre.

J'ai quitté la pension à quatorze ans ; j'étais impatient de gagner ma vie. Là, encore, je suis gré à ma mère de m'avoir bien orienté. L'un de ses amis, un Basque, était chef-cuisinier à Londres, au « Bailey's Hôtel ».

Pars le rejoindre, me conseilla-t-elle, tu pourras apprendre l'anglais et cela te servira...

Vous pensez si j'étais heureux de cette décision. Quelques semaines plus tard, je débarquais à Londres et l'ami de mes parents me fit embaucher comme groom de l'hôtel. Je suis resté quatorze

mois en Angleterre et cela m'a permis d'ajouter une langue étrangère utile à mon bagage.

De l'autre côté de la Manche, le sport était en plein essor. C'est là que je fis mes vrais débuts de coureur à pied dans des épreuves corporatives de 400 et 800 mètres. Ces courses étaient dures et je ne vous cache pas que j'étais presque toujours battu. J'aimais aussi assister aux parties de rugby que se livraient les équipes anglaises. C'était du rugby artistique et j'en avais la révélation.

Un jour, j'eus le mal du pays et je décidai de rentrer à Paris. J'avais presque seize ans et ma mère, toujours soucieuse de me voir exercer un emploi stable, me fit entrer au « Bon Marché ». J'étais dans les bureaux, au service du pointage. Je vérifiais les caisses (déjà !) du magasin. J'étais nourri à midi et je gagnais 100 francs par mois. C'était une situation pour l'époque.

Deux ans après y être entré, je fis mes adieux au « Bon Marché ».

De plus en plus, le sport m'attirait. J'avais adhéré au White Harriers. Je courais sur 100, 400, 800, 1.500, 110 mètres haies et je remportais des victoires qui gonflaient mes parents de fierté. Savez-vous qui était mon rival au White Harriers ? Un gars qu'on surnommait « La Ficelle », qui pesait 60 kilos à peine, un très bon sprinter...

qui n'était autre que l'éminent critique de boxe C.-W. Herring, qui, avec ses 120 kilos actuels, tient beaucoup de place sur les bancs de la presse autour de tous les rings. Il a bien perdu de sa ligne, de son souffle et de sa vitalité, ce cher Herring !

Connaissant bien l'anglais, j'avais des ambitions. Je voulais entrer dans une maison « chic ». Mon père, sur l'omnibus, avait fait la connaissance de l'un des gérants du « Carnaval de Venise », un magasin très à la mode du boulevard de la Madeleine, qui est resté, de nos jours, en l'état où je l'ai connu.

J'y suis entré par la petite porte. J'étais manutentionnaire au rayon de la chemiserie et je gagnais 150 francs par mois. Tous les vendeurs devaient obligatoirement porter la jaquette et le haut de forme. Mon travail consistait à retirer les « patrons » des chemises vendues. Je commençais à trouver le temps long... Et puis, un jour, un vendeur tomba malade. Je saisis ma chance, j'allais trouver le directeur : « Essayez-moi, lui dis-je, je parle anglais. Vous n'aurez pas à le regretter... »

Le vieil homme me considéra longuement et me répondit :

« C'est bon ! Faites-vous faire une jaquette... Fidèle à mes principes d'économie, j'en achetai

## AVANT DE COMPTER " EN FRANCS ", J'AI COMPTÉ " EN SECONDES " ET, SANS POULENARD, J'AURAIS REPRÉSENTÉ LA FRANCE AUX JEUX DE STOCKHOLM



Au temps où il pratiquait le cross-country sous les couleurs des White Harriers, Georges Berretrot (au premier rang, quatrième en partant de la droite) portait moustache.

une d'occasion. Elle me coûta trente francs... mais elle avait le désavantage d'être trop étroite. Coiffé d'un « tube » impressionnant, j'avais l'air d'un Monsieur. Dans cette nouvelle carrière, j'étais au pourcentage. Déjà ! J'avais deux sous par douzaine de faux-cols vendus. Sans me vanter, le « Carnaval de Venise » n'a jamais dû vendre autant de faux cols. Je parvenais à me faire 300 francs par mois ! C'était une situation de choix en 1909.

Mais et le sport dans tout cela ? Eh bien, j'en faisais et même de plus en plus. L'athlétisme, en ce temps, comptait de nombreuses fédérations. J'avais quitté les « White Harriers », révisé par l'U. S. F. S. A., pour fonder, avec Radigue et G. Frémont, devenu par la suite journaliste, les « Black Harriers », placés sous le contrôle de la F. C. A. F. J'avais d'ailleurs, déjà, un passé de dirigeant. A quinze ans, comme je cherchais un moyen de gagner de l'argent, il m'était venu à l'idée de former la « Ligue d'Encouragement pour l'entraînement nocturne ». C'était très simple : chaque semaine, dans l'« Auto », je passais un communiqué qui disait : « Ce soir, à 21 heures, course de 5 kilomètres. Engagement : 1 franc. »

Une vingtaine de gars venaient régulièrement à mes rendez-vous du jeudi et comme je participais aussi à l'épreuve et que je la gagnais très souvent, ça me faisait dans les 20 francs d'argent de poche. Il fallait y penser !

Pour récompenser les mieux placés, je me débrouillais. Je prenais quelques jouets dans l'étalage de ma mère. Ça ne me coûtait rien, c'était tout bénéfice. J'ai continué à encourager l'entraînement nocturne pendant deux ans...

Quand on a une bonne idée, il ne faut jamais hésiter à la mettre en pratique aussi longtemps qu'elle tient debout.

Le départ de ces courses se faisait au pont de Tocqueville. Nous allions jusqu'à la porte Maillot et nous revenions par le même chemin. Il faut vous dire que le quartier était alors en pleine campagne. Les vaches paissaient dans les prairies. C'était du cross-country...

Au « Black Harriers », c'était tout de même plus sérieux. La F. C. A. F., fédération dont nous dépendions, avait ses règlements propres et ses championnats. Plusieurs fois champion sur 800 mètres, j'eus la joie, au Stade de la Faisanderie, de battre, en 2' 3" le record de France de la distance.



J'avais dix-neuf ans et les Jeux Olympiques de Stockholm approchaient. En vue de la sélection, toutes les Fédérations concurrentes avaient engagé leurs meilleurs éléments dans l'épreuve finale qui avait lieu à Colombes. Désireuse de me voir battu, la U. S. F. S. A., qui organisait, s'était fait représenter par Poulencard. Poulencard ! J'y reviendrai plus tard, mais laissez-moi vous dire quel athlète complet c'était à l'époque. D'un petit gabarit, aussi fort sur 100 mètres que sur 10 kilomètres, il avait une capacité pulmonaire phénoménale. Il me souvient l'avoir vu un jour, devant un café de l'avenue de Wagram, faire le pari de sauter dix chaises en longueur. Les badauds, ahuris, virent Poulencard sortir les chaises de la terrasse, les aligner, prendre son élan et, d'un bond, les franchir ! Dommage qu'il ait été « barré » par le super-athlète qu'était Pierre Failliot, sans cela, je crois que Poulencard eût fait une carrière étonnante...

Donc, la U. S. F. S. A., voulant faire échec à la F. C. A. F., que je représentais, avait supplié « La Poule » de courir l'épreuve de sélection. Et ce qui devait arriver arriva... Poulencard me battit au sprint, réalisant 2' 1" au 800. Lui seul irait à Stockholm, moi je resterais sur la touche...

Mais allez-vous dire, quelles étaient vos méthodes d'entraînement ? A ne rien vous cacher, je n'en avais aucune. Le matin, avant de partir travailler, vers les 7 heures, je me rendais sur les fortifications, au stade de l'A. S. S. de Clichy et là, pendant une heure, je courais, je sautais, je lançais à la « va comme je te pousse ». Il n'était pas question d'entraînement progressif sur des distances appropriées. C'est peut-être pour cela que, en ce temps, il n'était pas rare de rencontrer des bonshommes « bons à tout ».

Au lieu d'aller à Stockholm en 1912, c'est au 29<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, à Saint-Mihiel, que je me rendis. Un bataillon où ça bardait sec, mais où les sportifs avaient la cote. A cause de ça, ma vie athlétique continua.

Champion des 1.500 du 20<sup>e</sup> corps d'armée, je remportais, en 1913, le championnat de France militaire sur la même distance, au stade de la Faisanderie. Mon temps de 4' 31" n'a rien de remarquable, je l'avoue, mais il y a une chose qui me chiffonne. Dans les souvenirs qu'il a publiés, mon cher ami Gaston Bénac prétend que c'est seulement grâce à une ruse que je dois d'avoir gagné ce championnat. C'est à la fois vrai et faux. Vrai, parce que mon principal souci avait été d'écarter mon adversaire le plus dangereux, Henri Arnaud, en le persuadant de ne pas courir les éliminatoires, et faux, parce que j'ai tout de même gagné ce championnat très nettement. Il est certain que, si Arnaud avait été au départ, j'aurais eu droit à la seconde place. Vous voyez que je suis régulier et que je ne cherche pas à travestir la vérité.

L'année suivante, je fus encore champion du 20<sup>e</sup> corps sur 100, 400, 110 haies et en cross-country. Contentez, en passant, que je n'étais tout de même pas si toquard. Je ne craignais pas de me fourvoyer dans toutes les spécialités. Sur 400 mètres, André Mourlon, qui devait devenir notre meilleur sprinter, m'avait arraché la victoire de peu...

Mais ce n'est pas tout. Au régiment, je jouais également au rugby et je tenais le poste de trois-quarts aile. Rapide et « fonceur », on m'avait surnommé « L'Autobus », parce que je bousculais tout sur mon passage quand je tentais de percer les lignes adverses. Nous étions une équipe de petits bonhommes très solides et nous allâmes jusqu'en finale du championnat militaire.

Reconnaissez que je vous dévoile un Berretrot inconnu. Un Berretrot qui, avant de vivre par le sport, a vécu pour le sport.

Ma classe faisait deux ans. J'allais donc être libéré en septembre 1914 avec tout l'avenir devant moi... et la guerre éclata. Engagé, dès le début, en pleine bagarre, je fus blessé le 10 septembre 1914 à Rembertcourt-au-Pot, dans la Meuse. Trois balles allemandes m'avaient touché, une dans la main, une dans le coude et la dernière dans la cuisse. C'était trop pour un seul combattant. Le coude fracassé, on dut m'évacuer à Lyon, où le major envisagea de m'amputer du bras... Fort heureusement, il ne mit pas son projet à exécution, très pris qu'il était par d'autres cas beaucoup plus graves.

C'est à Lyon, sur mon lit d'hôpital, que j'appris la mort du grand Jean Bouin, qui était pour moi une idole. Cette perte irréparable pour le sport français attrista jusqu'aux larmes l'invalidé que j'étais. J'avais souvent couru avec Jean Bouin. C'était un garçon si charmant, joyeux, en qui coulait le bonheur de vivre. Il était tombé en pleine jeunesse, en pleine gloire.

Les longues semaines passées à me morfondre dans mon lit m'avaient découragé. Je pesais 80 kilos ! L'inaction forcée en était responsable. Pour me faire prendre patience, on me décora de la Croix de guerre (1), puis l'on me reforma définitivement en janvier 1915. Pensionné à 50 %, j'étais rendu à la vie civile et la guerre continuait. Diminué de moitié physiquement j'avais grand besoin de me réadapter.

(1) Je reçus la Médaille militaire en 1935. Un oubli, sans doute ?

*f. Berretrot*

COPYRIGHT by Georges BERRETROT and "BUT ET CLUB"

(Reproduction même partielle strictement interdite pour tous pays.)

La semaine prochaine  
**JEAN BOUIN**  
mon idole, mort  
en héros



## UN ARRÊT DE L'ARRIÈRE RÉMOIS ROGER MARCHE

FRANCE-YOUGOSLAVIE, à Florence (2-3) (après prolongations). Dès le début du match, les avants yougoslaves semèrent l'émoi dans le camp des Français. Marche, puissant et décidé, vient d'arrêter Tchaïkovski II sous les regards de Horvath (au centre) et Hon (à dr.).



## LE BUT IRRÉSISTIBLE DU LILLOIS WALTER

à la 12<sup>e</sup> minute de jeu, les Yougoslaves marquèrent un but par leur ailier droit Mihailovitch. Quelques secondes après, dès la remise en jeu, Walter (à terre) battait irrésistiblement le gardien de but yougoslave. Quenolle se précipite pour aider le Lillois à se relever.

# VICTOIRE LOGIQUE DES YOUGOSLAVES A FLORENCE OU POURTANT LA FRANCE POUVAIT GAGNER...

Florence. — Après cent vingt minutes de jeu, d'une lutte constante, sévère, passionnée même, l'équipe de France fut éliminée par le « onze » yougoslave qui dut, pour arriver à ses fins, jouer beaucoup mieux que précédemment.

La plupart de nos nationaux ont cependant fourni une bonne partie, mais nos avants ne furent pas de ceux qui ont pour mission d'envoyer la balle dans les filets adverses.

Hon, Cuissard, Marche qui furent les trois meilleurs Français du match, font partie des lignes arrière et, comme nous l'avions prévu, la partie la plus faible de notre équipe fut la division offensive.

Cette division joua le rôle de cavalerie légère, harcelant l'adversaire sans pouvoir le réduire. Elle eut des occasions de marquer beaucoup plus nombreuses que la somme des buts réalisés. Mais ses éléments marquèrent à peu près totalement du sens de la réalité. Combien de fois furent stoppées, par des hésitations et des passes inattendues, des offensives bien amorcées, mais vouées à l'insuccès devant la moindre opposition ?

Certes, les sélectionneurs ont tenté le diable en incorporant dans notre ligne d'attaque un joueur aussi jeune que Meano, un footballeur de petite taille comme Lecharitre et en tentant l'essai, à l'intérieur du quintette offensif, de l'avant centre de métier Baratte, mais on attendait mieux de Quenolle, trop peu souvent en action et dont une des erreurs capitales fut



d'attendre d'avoir le chemin libre devant lui pour tirer au but. Meano débuta en match international dans des conditions exceptionnellement difficiles. Si Walter joua contracté au commencement de la partie, pour se reprendre ensuite, si Lechantre, parfois excellent, parfois trop timoré, ne sut pas terminer au mieux ce qu'il avait commencé, si Baratte fut le plus lent de la ligne, il ne convient pas d'en rendre responsables les sélectionneurs français.

Le match de Florence a confirmé ce que tout le monde sait et ce dont on discute depuis longtemps en France, dans les tribunes et dans les salles de rédaction, c'est-à-dire la pauvreté insigne des attaquants français. On a dénommé cette situation, le problème des intérieurs. C'est exact et la solution n'a pas été trouvée à Florence, où Meano, Lechantre, Quenolle et, à un degré moindre, Walter, se sont montrés encore trop tendres pour tenir un rôle de premier plan dans un « bain » aussi acide que celui préparé par les violents footballeurs yougoslaves.

Nous n'irons pas à Rio, c'est évident maintenant, mais s'il en eut été autrement, on peut affirmer que nous n'aurions pas été brillants sur les terrains brésiliens.

Les Yougoslaves, dont nous ne contesterons pas la régularité de leur succès, nous donneront la preuve de notre jugement.

Parmi eux, les plus remarquables furent Tchaïkovski I, malheureusement toujours d'une totale incorrection, Bobek et Mititch, puis Yovanovitch et Tchaïkovski II.

Parmi les Français, après Cuissard et Hon, il faut citer Walter, Luciano, Ibrir. Ce dernier, cependant, aurait pu parer le troisième but yougoslave et, en allant plus loin, éviter le penalty en sortant de son but avant le fauchage de Tchaïkovski II par Marche.

Lucien GAMBLIN.



Protégé par Frey, son habituel coéquipier de Toulouse, le goal français Ibrir s'est élancé les deux poings en avant et il a dégagé, malgré le saut de Mitich bien que bousculé par Tchaïkovski I qui a échappé un instant à la surveillance de Luciano.



Sur un long centre de Lechantre, Baratte (à gauche) s'est rué en avant, mais déjà le goal yougoslave Markuchtich s'est brusquement détendu et s'apprête à saisir le ballon.



Une nouvelle intervention, malheureusement tardive, de Baratte, qui a suivi le ballon dans sa course vers les filets yougoslaves, où le goal de l'Etoile Rouge montait la garde.



## LE STADE A TRIOMPHÉ DE SARREBRUCK LE RACING S'EST INCLINÉ CONTRE L'A. I. K.

STADE FRANÇAIS-F. C. SARREBRUCK (2-1), samedi à Saint-Ouen : L'avant sarrois, Momber, n'a pu poursuivre son action jusqu'au bout. L'arrière stadiste Pascual, protégeant Hatz, qui avait plongé s'est interposé. A l'extrême gauche, on reconnaît le joueur stadiste Roiseux, qui se retourne pour suivre l'action.



RACING CLUB DE PARIS-A. I. K. STOCKHOLM (1-2), au Parc des Princes : Les buts parisiens sont menacés. Sur une attaque de l'avant centre suédois, Skojlind (en maillot foncé), le goal du Racing, Landi, pris à contre-pied, parviendra néanmoins à arrêter la balle, sous la protection de son arrière gauche, Salva.





Hon n'a pas laissé Firm, l'avant centre yougoslave, se ruer vers la balle. Les deux hommes sont tombés et le choc a été rude. Ibrir a tout son temps pour dégager d'autant plus que son arrière, Frey, arrive à la rescousse à grandes enjambées.



Un dribbling du nouvel international Meano qui pour ses débuts en match international n'a pas eu la partie facile en face de Tchaïkovski II.

POUR TOUS LES SPORTS

**HUNGARIA**

CHAUSSURES ET BALLONS

la plus grande marque française.

## CUISSARD, N° 1 HON, N° 2 DES TRICOLORES

De l'un de nos envoyés spéciaux :  
**LUCIEN GAMBLIN**

**Florence.** — Plusieurs joueurs de l'équipe de France ont nettement primé leurs camarades au cours d'un match où, tout naturellement, les footballeurs légers et jeunes étaient fort handicapés. Ce sont dans l'ordre : Cuissard, Hon, Marche et Walter. Viennent ensuite Luciano, Frey, Ibrir, encore que sur le jeu fourni par ce dernier, il y a beaucoup à dire, surtout si l'on tient compte du peu de shots bien dirigés qu'il eut à arrêter, car les avants Yougoslaves ne se mirent pas en vedette par la précision de leur tir.

**IBRIR :** Donna une bonne impression de sûreté, mais n'anticipa pas autant qu'à l'habitude, ce fut une erreur, et en une occasion une faute capitale car, si le grand Abdou était sorti au devant de Firm, Marche ne l'y aurait sans doute pas fauché. Coût : un but sur penalty.

**FREY :** Joua un match honnête et courageux, se lança parfois imprudemment et démontra que son pied gauche ne valait pas son pied droit.

**MARCHE :** Aurait été impeccable s'il n'avait pas coûté le penalty qui permit aux Yougoslaves d'égaliser. Il réussit de véritables exploits, fut entreprenant quand il le fallait, dur, courageux et combattif.

**CUISSARD :** Un des grands hommes du match. Rapide, adroit, sûr et actif. Il termina aussi vite qu'il avait commencé ; a retrouvé sa grande forme.

**HON :** Ne peut être séparé de Cuissard dans les louanges. Adroit au maximum, d'un pied comme de l'autre. A maîtrisé facilement l'avant centre yougoslave Firm, aussi bien à terre que dans le jeu de tête.

Il alla même souvent chercher Bobek ou Mititch quand l'un de ces deux ténors s'échappait.

**LUCIANO :** Se mit en évidence au début de la partie quand les Yougoslaves opéraient surtout par leur droite. Puis, il disparut pendant un moment jusqu'à la minute où il donna l'avantage à la France par un shot de loin qui trouva le chemin des buts adverses. Parut fatigué sur la fin de la partie. Il est vrai qu'il marquait Mititch.

**WALTER :** N'a pas fait regretter Baillot. Il commença pourtant très modestement, mais quand il eut égalisé à la marque à un partout par un shot de toute beauté, il fut jusqu'à la fin de la partie l'avant français le plus en évidence parce que le plus dangereux pour les filets yougoslaves.

**BARATTE** joua sans éclat, malgré son désir de bien faire. Le poste nouveau qu'il occupait fut-il cause de ses hésitations, de ses courses parallèles et de son obstination à vouloir passer en dribbling non seulement le demi aile Djajitch qui le marquait, mais aussi l'intraitable Tchaïkovski I qui vint souvent briser son essor ?

**QUENOLLE :** N'a pas justifié la confiance mise en lui. Il n'a pas commis de lourdes erreurs, mais il a manqué de personnalité et ses shots à 30 mètres quoique impressionnants par leur puissance, ne pouvaient être efficaces. D'autre part Yovanovitch eut le plus fréquemment l'avantage sur lui.

**MEANO :** Ne s'est pas imposé, non que sa classe soit mise en doute par le match très moyen qu'il a joué, mais il apparut que le petit intérieur rémois devait encore attendre avant d'être désigné pour jouer les premiers rôles. On craignait pour Meano l'opposition sévère, violente et expérimentée du fameux Tchaïkovski I. Or, après quelques instants de jeu, le demi yougoslave ne s'occupa pas beaucoup de Meano et joua son match comme s'il n'avait pas eu d'adversaire à marquer, ce dont aurait dû profiter le Rémois.

**LECHANTRE :** Ne fut pas fameux sur l'homme, mais ce n'est pas là une découverte en ce qui concerne le petit Lillois. D'autant plus que le joueur qui le marquait avait quelques 25 centimètres de plus que lui !

Mais Lechantre eut d'excellentes percées et amorça de bonnes attaques, terminées par des centres qui ne trouvaient personne à la réception. Ce que l'on ne peut pas lui reprocher...

contre remboursement ou mandat joint à la commande, échange admis

**WATERPROOF STAINLESS** **ENVOI** **CHRONOMETRE** **ENVOI**

**SON D'GARANTIE**

C 18	Homme, traitresse centrale	4.885 f.
H 18	Dame, verre optique	3.485 f.
A 18	Chronographe, 17 rubis, anti-magnétique	10.950 f.
I 18	Homme étanche de luxe, petite traitresse	2.997 f.

**SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS**

106, RUE LAFAYETTE — PARIS



# TCHAIKOVSKI II A GAGNÉ A LA 116<sup>e</sup> MINUTE LA BATAILLE D'ANÉANTISSEMENT DE FLORENCE

De l'un de nos envoyés spéciaux Guy CHAMPAGNE

FLORENCE. — Le terrain du Stadio Comunale était déjà noyé dans l'ombre de la nuit tombante et les feux des allumettes grâtes par les spectateurs brûlaient dans les tribunes, quand dans ce décor étrange de fête païenne, l'ailier gauche de la Yougoslavie, Tchaïkovski II consumma la défaite de la France.

Il y avait cent quatorze minutes que l'on jouait. La prolongation était commencée depuis vingt-quatre minutes quand Djatitch passa la balle à son ailier gauche qui fila le long de la touche. Tchaïkovski fut rejoint presque sur la ligne de but par Frey. Il trébucha, s'écroula avec l'arrière droit tricolore, mais se releva et du pied gauche, dans un angle impossible, frappa la balle. Ibrir, avancé, se détendit, mais le ballon passant par-dessus ses mains, acheva sa trajectoire de l'autre côté de la cage.

Trois buts à deux ! La Yougoslavie irait à Rio de Janeiro, grâce à un but marqué dans des circonstances de réussite exceptionnelles, mais qui couronnaient une victoire logique, obtenue par la meilleure équipe.

Les Yougoslaves ont donc gagné ce qu'on appellera la bataille d'anéantissement de Florence, tant fut impitoyable cette partie disputée avec acharnement.

Les spectateurs français qui furent soumis au régime épais de moments d'enthousiasme, alternant avec les instants d'angoisse, n'eurent qu'une vraie minute de joie, quand, sur un corner, tiré par Walter, Luciano, en retrait, reprit la balle et d'un tir tendu battit heureusement Markutchitch masqué. C'était la 84<sup>e</sup> minute ! Nous menions 2 à 1.

La victoire, tant désirée, semblait acquise, malgré la supériorité technique des Yougoslaves, mais, moins de 60 secondes après, l'ailier gauche yougoslave, Tchaïkovski II fonçait vers les buts d'Ibrir et s'écroulait dans la surface de réparation, abattu par Marche. Le penalty était inévitable. M. Galeati, d'un doigt vengeur, désigna le point blanc. L'ailier droit Mihailovitch fut désigné comme exécuteur et son tir, précis, ne laissa aucune chance à Ibrir. Le ressort était cassé.

Tout était remis en question et les Yougoslaves, animés par Tchaïkovski I et Bobek, reprirent la direction des opérations, grâce à leur excellente technique individuelle. L'égalisation des Balkaniques, réussie à une minute d'intervalle, fut la réplique de l'exploit que les Français mirent à leur actif en première mi-temps.

En effet, l'équipe de Yougoslavie prit, dès le départ, l'ascendant sur son adversaire et le « onze » tricolore connut dès le début du match des instants critiques. Sur

des shots de Bobek, des centres de Tchaïkovski II et Mihailovitch Ibrir fut souvent en danger.

Et l'on redoutait le pire, depuis longtemps déjà, quand, à la 12<sup>e</sup> minute, sur un centre de Bobek déporté de l'ailé droite, Mihailovitch battit, d'un tir soudain et précis, Ibrir. Ce qui était inévitable arrivait : les Yougoslaves venaient de concrétiser une supériorité que personne ne songeait à mettre en doute. Mais, là encore, la réplique devait être fulgurante. En effet, sur la remise en jeu, l'avant centre français Quenolle servait aussitôt l'ailier droit Walter qui avait été jusqu'alors timoré. Le puncheur retrouvant soudain toutes ses qualités, descendait le terrain à toute vitesse, arrivait dans la surface de réparation yougoslave et, grâce à un magnifique crochet à l'intérieur, dégageait son champ de tir. Son shot du gauche, terrible de puissance, battait Markutchitch et remettait les deux équipes à égalité.

Ces deux égalisations, au début et en fin de partie, furent bien à l'image du match, durant lequel les deux adversaires se rendirent coup pour coup.

Les Yougoslaves ont présenté une équipe nettement supérieure en attaque à ce qu'elle était à Belgrade et à Paris. L'avant centre Firm, par exemple, qui, à la 10<sup>e</sup> minute faillit battre Ibrir d'un tir spontané, et qui força le goal tricolore à détourner in extremis, fut pour Hon un rival très dangereux.

Les instants les plus dramatiques et les plus spectaculaires de ce choc furent les premières minutes de la prolongation, quand, sous l'impulsion de Cuissard, nos joueurs bousculèrent leurs adversaires.

Les vingt-deux hommes sur le terrain comprenaient à ce moment-là qu'ils disputaient un match au finish.

Mais, là encore nos avants ne surent pas tirer parti de leur avantage. Ils cherchèrent trop à figoler et leurs mouvements étriqués, manquant d'ampleur, furent étouffés. Pourtant, Quenolle, Baratte, Lechantre, Meano, Walter, eurent au moins à une reprise chacun le goal Markutchich à leur merci.

Ils laissèrent passer leur chance, soit par défaut de décision chez les uns ou de puissance chez les autres.

« La bataille de Florence » a été gagnée par le camp le plus « scientifique », par l'équipe jouant le mieux au football, et c'est normal.

Mais, si le « onze » tricolore avait eu une attaque digne de sa défense, une attaque capable de frapper fort et sachant « terminer » ses actions, c'est la France qui eut gagné le droit au voyage du Brésil.



Le géant Horvath a bousculé une fois de plus le malheureux Lechantre pour lui ravir le ballon et il va dégager son camp un moment menacé par la course du Lillois.

## R. MARCHE

l'affirme dans cet article exclusif :

**NON, JE N'AVAI PAS " FAUCHÉ " TCHAIKOVSKI II**

FLORENCE. — Sur l'action de jeu pour laquelle l'arbitre M. Galeati a sifflé un penalty contre nous, je tiens à m'expliquer clairement. Voici les faits :

Je marquais mon ailier (Mihailovitch) d'assez loin quand j'ai vu l'autre ailier yougoslave Tchaïkovski II en possession de la balle descendre en diagonale vers nos buts.

Délaissant Mihailovitch, j'ai poursuivi et rattrapé Tchaïkovski II. Nous courrions tous les deux, appuyés l'un sur l'autre, cherchant à nous bousculer vers la balle qui filait devant nous, à gauche des buts d'Ibrir. Quand, voyant que le ballon qui était à peine à un mètre des buts allait sortir, je me suis écarté. Tchaïkovski II qui était appuyé sur moi est tombé lourdement à terre. Mais je ne l'ai pas fauché. En aucune façon.

A ce moment, l'arbitre, M. Galeati a sifflé un penalty. C'est trop sévère. Croyez-moi, j'ai déjà commis (comme tous les arrières) des fautes dans ma carrière et si j'avais « descendu » Tchaïkovski II, je le reconnaîtrais honnêtement. Quel est l'arrière qui n'a pas eu de penalty sifflé contre lui ?

Mais, encore une fois, je tiens à le répéter, la sanction est injuste, je n'ai pas fauché Tchaïkovski II...

(Recueilli par Guy CHAMPAGNE)



Hon laisse Antoine Cuissard, qui s'est emparé du ballon, ouvrir sur ses avants en shootant dans sa foulée sans perdre un instant.

## AH ! SI SEULEMENT NOUS AVIONS DES INTERS DE MÊME CLASSE QUE LES JOUEURS YUGOSLAVES BOBEK ET MITITCH !

FLORENCE. — Aussi bien à Belgrade qu'à Paris, l'équipe de France a réussi deux bons matches, en arrachant le match nul devant une formation plus forte qu'elle. Car, croyez-moi, c'est là toute la question. « Les Yougoslaves sont plus forts que nous. Ils jouent mieux au football. C'est tout simple. »

Pourtant, on ne gagne pas un match comme celui-ci sans attaquants. Et, à Flo-

**par Paul NICOLAS**

rence, notre ligne d'avants n'a pas bien joué. Elle n'a pas eu le rendement es-

compté. Ah ! si nous avions eu des inters comme Bobek et Mititch, le résultat eut pu être changé.

Pourtant, je ne veux pas critiquer Baratte, il a fait son devoir, mais il reste un avant centre de classe internationale avant tout.

(Recueilli par Guy CHAMPAGNE.)

Le reportage photographique du match France-Yougoslavie a été réalisé par nos envoyés spéciaux A. Richou, A. Pilon et A. Iorwitz. Il a été transmis à l'aide de nos valises béliographiques par notre ingénieur Raymond Héry.



# L'INUTILE PLONGEON DE IBRIR

SUR LE PENALTY  
QUI A PERMIS AUX  
YUGOSLAVES  
D'ÉGALISER,  
SEPT MINUTES  
AVANT LA FIN  
RÉGLEMENTAIRE



TANDIS QUE LES "GRANDS" LUTTAIENT A FLORENCE, LA COUPE A EU DES SURPRISES...

## LES PROFESSIONNELS DANS LE 5<sup>e</sup> TOUR ELIMINATOIRE

C. A. Paris (pro) b. A. S. Angoulême, 4-0 ; Besançon (pro) b. S. A. Epinal, 6-0 ; Valenciennes (pro) b. O. Amundinois, 10-0 ; Lyon O. U. (pro) b. U. S. Aubenas, 7-0 ; Amiens (pro) b. Stade de l'Est, 4-1 ; Troyes (pro) b. F. C. Mulhouse, 1-0 ; Le Havre (pro) b. C. A. Vitry, 3-0 ; En Avant Guingamp b. Le Mans (pro), 3-2 ; Nantes (pro) b. Berrichonne Châteauroux, 2-1 ; A. S. Française (amateur) b. Angers (pro), 3-0 ; Cannes (pro) b. A. S. Brignoles, 3-0 ; Monaco (pro) b. R. O. Menton, 5-2 ; Béziers (pro) b. Hyères, 2-1 ; Nîmes O. (pro) b. A. S. Millau, 4-1 ; F. C. Rouen (pro) b. A. S. J. Chateaudun, 3-1 ; Aigues Mortes et G. S. Marseille (p.), 0-0 ; Alès (p.) b. St. Rieumois, 2-0 ; Toulon (pro) b. St-Raphaël, 1-0.



TROYES-MULHOUSE (1-0) : Le gardien de but des amateurs alsaciens, Diesel, dégage son camp devant les avants.



LE HAVRE-VITRY (3-0) : Au milieu du terrain Sembinelli reprend une balle de la tête, devant les joueurs Habera et Waloryszek.



PERREUX-ANGERS (3-0) : Face aux buts parisiens, Thomas dégage, tandis que le goal, Balay, se trouvait en fâcheuse position.



A. S. F. PERREUX-ANGERS (3-0) : Le Perreux causa la surprise du jour. Sur corner, le gardien de but angevin, Champion, repousse une balle haute.



# VILLEMAIN A CHATIÉ LA MOTTA L'USURPATEUR A "COUPS DE PLUMEAU"

**Mais le Français risque aujourd'hui, sur la route du titre, de trébucher devant le dollar, malgré la bénédiction d'Eagan**

par **Gaston BÉNAC**

L'USURPATEUR est puni. Marcel Cerdan est vengé. La répétition des coups de "plumeau", tant critiqués par certains, a fait son œuvre. La Motta a terminé son combat très marqué, presque épuisé. A tel point que les compétences newyorkaises sont unanimes à déclarer que le champion combinard, honni de tous ou presque, n'aurait jamais atteint le cap des 15 rounds dans un combat pour le titre.

Robert Villemain, parfaitement acclimaté, avait enfin trouvé la cadence et démontré une fois de plus que la vitesse d'exécution, l'à-propos, appuyés sur une garde très serrée, pouvaient compenser l'absence de punch.

## Les moyens européens peuvent soutenir la comparaison

Mais, aujourd'hui, on peut se demander si les coups de La Motta possèdent quelque efficacité, après la défaite de l'actuel champion des mains de Dauthuille et sa double déconvenue (malgré la décision d'ailleurs cassée du premier combat) devant Robert Villemain. Et n'oublions pas qu'il ne put envoyer à terre un Cerdan boxant d'un seul bras.

Le match de vendredi soir ne fait que confirmer ce que j'ai toujours écrit depuis un an : « La Motta n'était pas digne de challenger Cerdan pour le titre, car il n'est qu'un combattant de bonne classe, sans plus, et étonnamment irrégulier ».

Après ce nouvel avatar on est bien obligé de se poser la question suivante : nos poids moyens européens ne sont-ils pas, dans l'ensemble, supérieurs aux Américains ? On la résoudrait par l'affirmative s'il n'y avait pas le cas de Steve Belloise, vainqueur de Jean Stock à Paris et de Robert Villemain, à New-York, cas troublant il faut en convenir. S'il n'y avait aussi le fait que Robinson a mis Belloise k. o.

Mais si le style Belloise avec son allonge, ses esquives, et son punch incontestable, devait se jouer du forcing de Jean Stock et de Villemain en mauvaise condition à ce moment-là et loin de leur forme actuelle, il n'eût pu surprendre Marcel Cerdan. Bien plus, la manière du grand Steve était bien, à mon sens, « à la main » de Marcel Cerdan, comme l'était la garde ouverte de Graziano. Et Marcel aurait obtenu un résultat identique à celui réalisé par Robinson, le seul homme, à mon sens, qu'il avait à redouter.

Hélas ! pour une question d'amour-propre Belloise fut écarté au bénéfice de ce taureau du Bronx aux cornes inoffensives.

## Pour barrer la route à Villemain et Dauthuille

Mais revenons au présent pour constater que le jour où La Motta aura été dépossédé et rendu à sa jolie femme et à ses loisirs, on y verra un peu plus clair dans ce classement des poids moyens mondiaux. On pourra constater alors (et l'ami Nat Fleisher devra en tenir compte), que les successeurs de Marcel Cerdan habitent de ce côté-ci de l'Océan. Et aussi que les deux premiers sur la liste sont deux Français, Villemain et Dauthuille. Les suivants ont noms Dave Sands, vainqueur de Villemain, Van Dam redevenu le champion au style très pur et puncheur au surplus, Tiberio Mitri, Randolph Turpin et aussi Jean Stock.

A cette brochette de sept, brochette de laquelle Cyrille Delannoit vient de s'exclure pour longtemps sans doute, les Américains ne peuvent nous opposer qu'un lot très inférieur.

A part Steve Belloise, Ray Robinson (s'il tient à abandonner son titre des welters pour passer dans la catégorie supérieure), Rocky Graziano, Jake La Motta — je les place dans l'ordre de mes préférences — que représentent les autres, les Lee Sala, les Olson, les Bert Lytell, les Flood, et autres sur le plan international ? Bien peu de chose...

La question qui se pose donc aujourd'hui est la suivante : pour la première fois dans les annales de la boxe, deux Européens peuvent-ils être amenés à disputer entre eux le titre mondial des moyens ? Bien plus, deux Français peuvent-ils être opposés l'un à l'autre pour prendre la succession de Marcel Cerdan ? Sur le plan sportif, on ne peut que répondre hardiment : pourquoi pas s'ils sont les deux meilleurs « in the world » ? Mais dans la pratique, la chose paraît impossible du fait que c'est la recette possible, seule, qui intervient pour décider du lieu de la rencontre. Or, quelle est la ville d'Europe qui peut espérer approcher les 300.000 dollars (120 millions), que représente un championnat du monde bien monté aux U. S. A. ? Aucune...

Les Européens devront se résoudre, après avoir piétiné devant le Garden, à adopter d'abord un ordre de préséance, et ensuite attendre que les successeurs de Mike Jacobs aient trouvé un Américain apte à stopper leurs ambitions.

## Le dollar et Graziano vent en poupe

En attendant, si Robert Villemain dispute, comme il devrait être probable, la couronne des poids moyens à La Motta, on ne peut espérer, dans le cas d'une victoire de notre compatriote, une nouvelle édition Villemain-Dauthuille pour le titre. En prenant le doux chemin de Montréal, Laurent s'est éloigné du Madison et de La Motta...

A moins toutefois, que ces messieurs du Garden, spécialistes des volte-face, n'écartent de la route du titre les deux Français en même temps. Car, à Broadway, trop souvent, la logique est bousculée par la puissance du dollar.

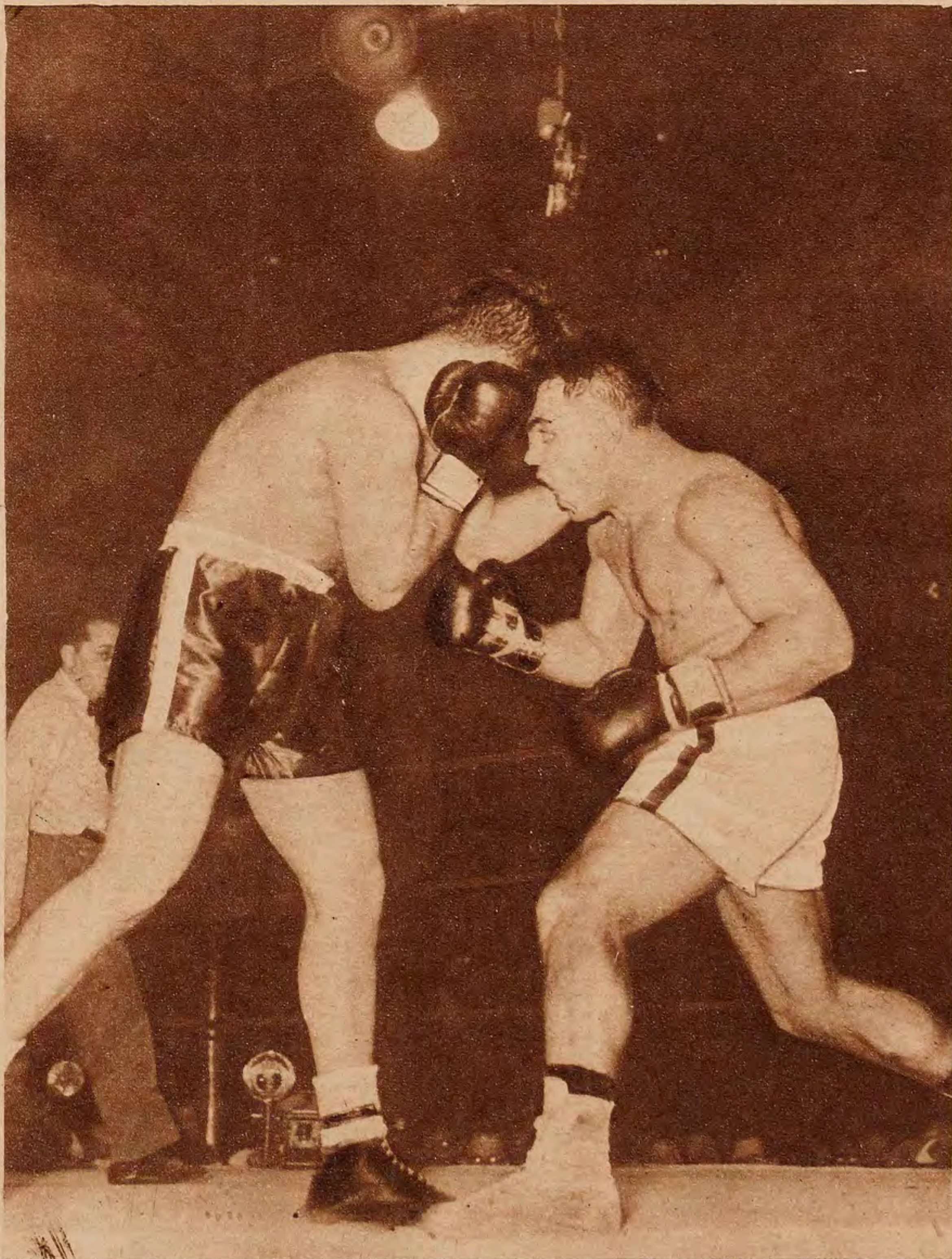
Lorsqu'il s'agit de challenger un champion du monde américain, d'une grosse catégorie à recette (à partir des welters), la chose n'est pas aussi simple qu'on le croit. Il faut réunir deux conditions :

1° Être agréé par le champion ; 2° Être accepté par l'organisateur qui juge le challenger non sur ses qualités mais sur ses possibilités de recette.

C'est pourquoi un Rocky Graziano, qui n'a mis aucune performance à son actif ces temps derniers, a autant de chances que Villemain d'être agréé comme challenger de La Motta pour la simple raison qu'il est, Joe Louis mis à part, le boxeur qui réalise les plus grosses recettes à New-York. Enfin, il y a le cas Ray Robinson, qui peut, sur sa simple demande, brouiller toutes les cartes...

On le voit, un Européen a autant de mal à se faire agréer comme challenger qu'à enlever la décision pour le titre. Marcel Cerdan s'était imposé, mais son successeur européen n'aura-t-il encore, malgré sa valeur et les résultats enregistrés, à faire longtemps antichambre devant le bureau de M. Harry Markson ? Même nanti de la bénédiction du colonel Eagan...

Jake La Motta, qui lance un large swing du gauche, cependant que Villemain se couvre a été battu largement, aux points, vendredi au Madison Square Garden

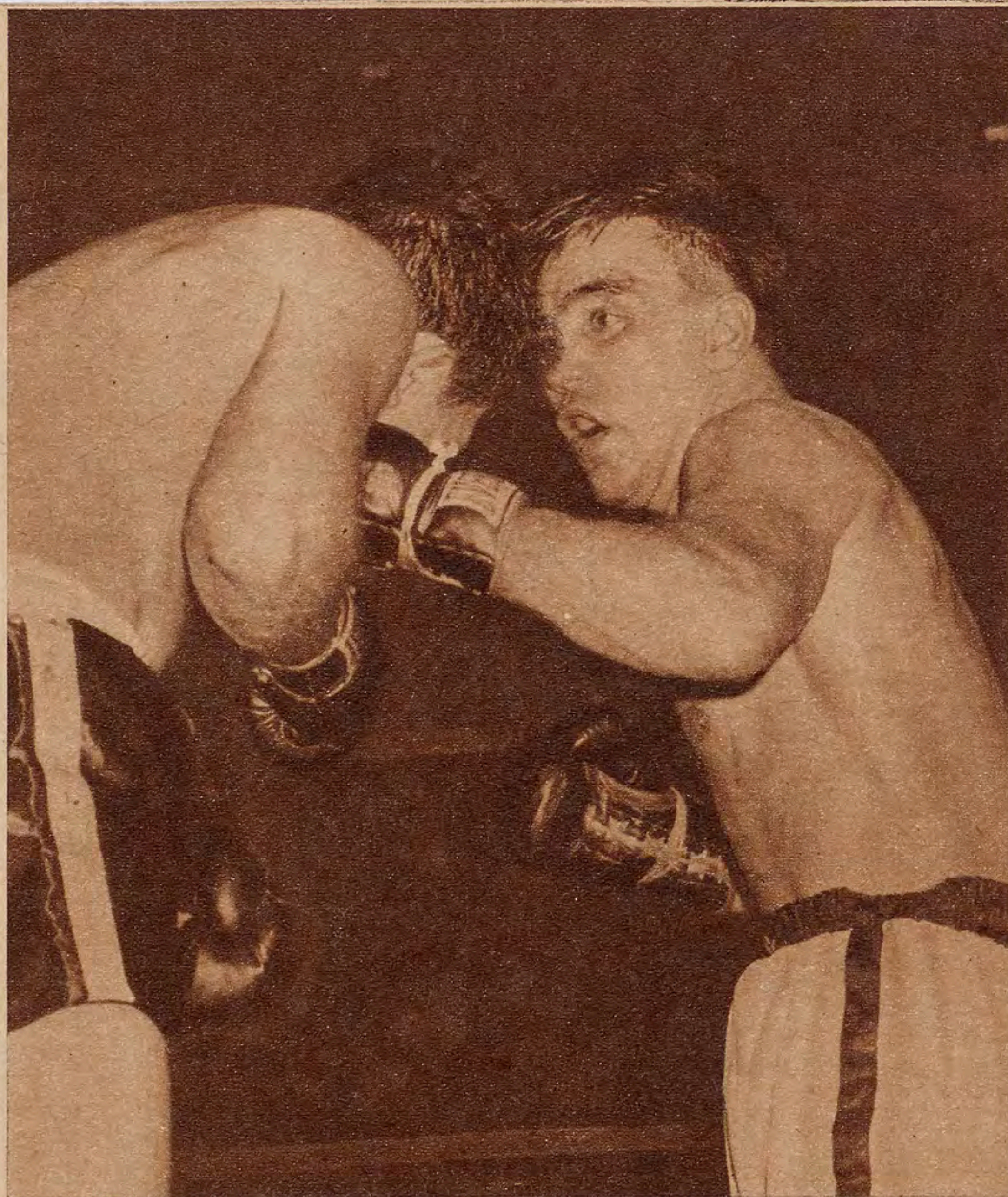
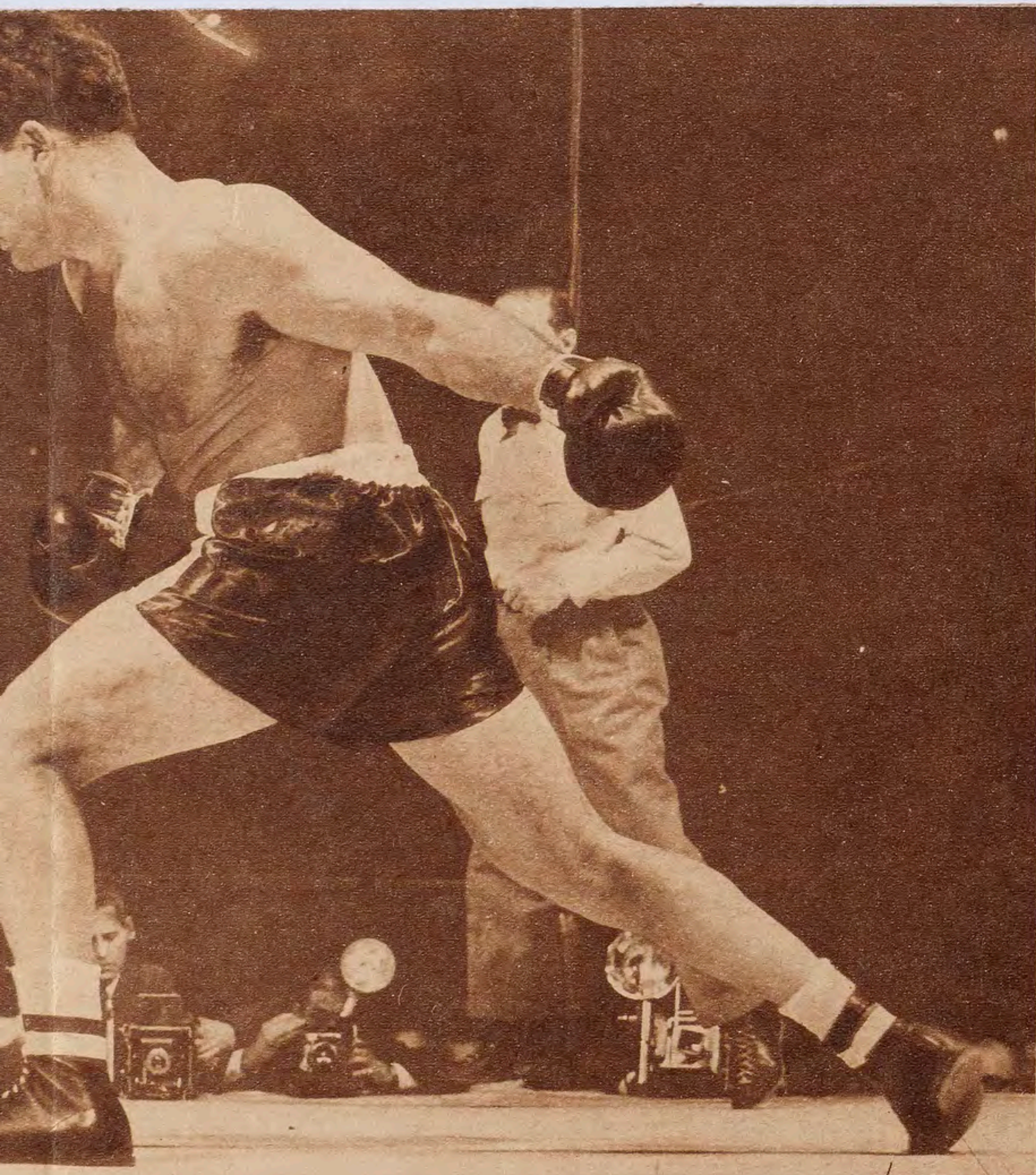


C'est une magnifique démonstration de la « furia francese » qu'a faite Villemain, devant La Motta. Passant sous la garde de son rival, Villemain va partir en crochets au corps.

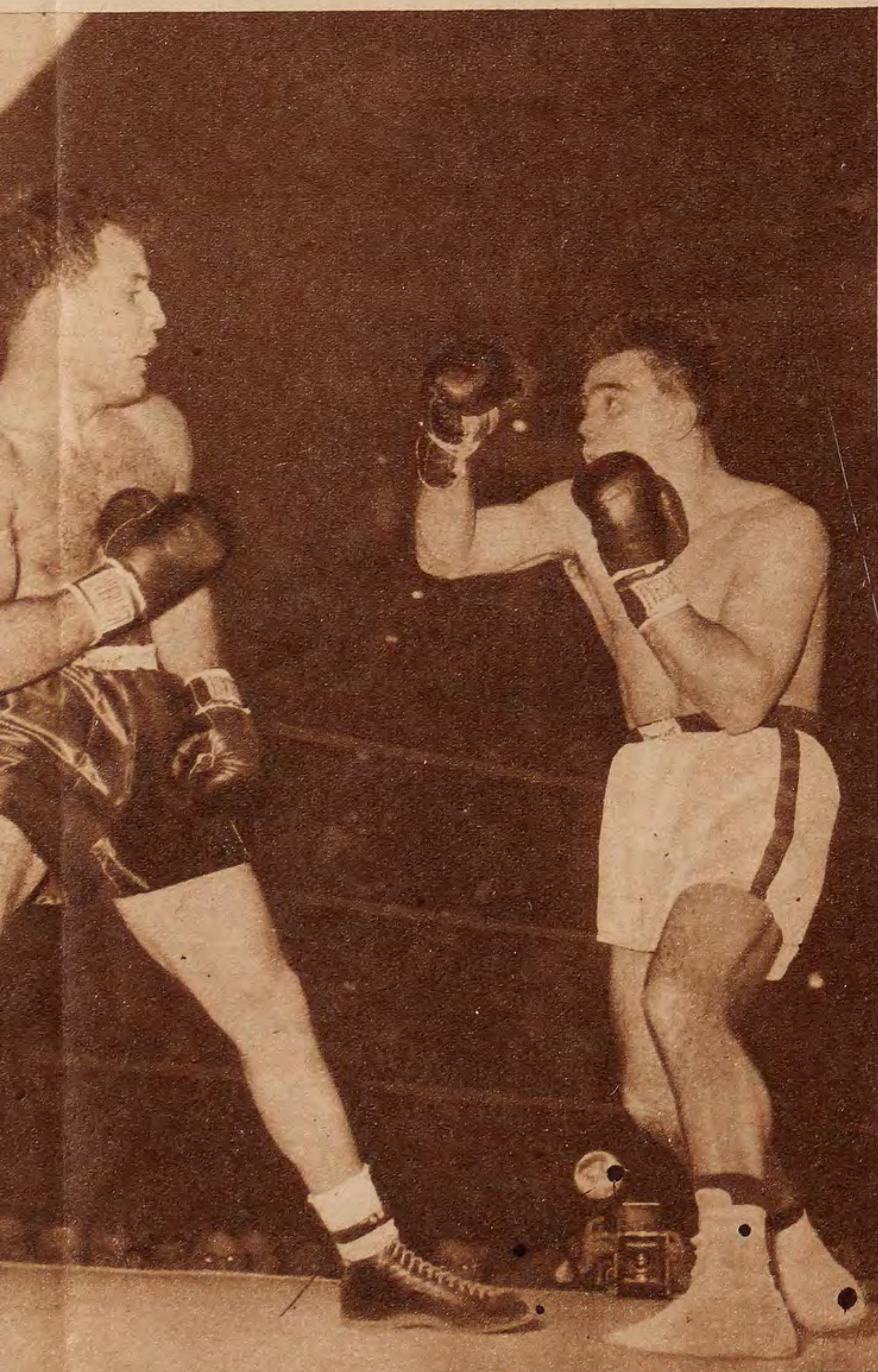


La Motta, cette fois, a pu passer sous la garde de son rival, et le crocheter au corps.





Plus rapide que le champion du monde, excellent dans le combat de près, Villemain (à dr.) crochète du gauche l'Américain qui ne s'est pas couvert à temps.



ette fois, a pu éviter le coup que lui destinait Villemain. Il a opéré un retrait et le crochet droit, du boxeur français n'a plus rencontré que le vide.



Les derniers rounds furent pénibles pour La Motta, dont le visage reflète éloquentement la grande fatigue. Ce crochet gauche de Villemain, qui atteint La Motta à la pommette, sera suivi d'un crochet droit.



**HENRY OURS**  
PARIS

hop lance...

sa chaussure foot et rugby avec...

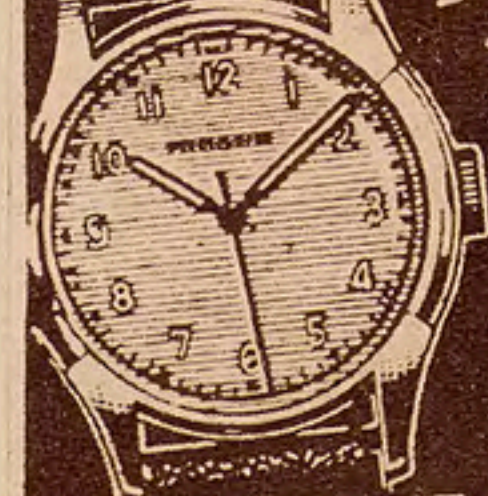
3 TAILLES  
8-10-14

111 CHAMPIONS INTERCHANGEABLES hop

## Joie d'ETRE FORT par la METHODE AMERICAINE

DE CULTURE PHYSIQUE ATHLETIQUE par correspondance qui vous donnera rapidement des muscles extraordinaires. Elle a formé en Amérique des milliers de superathlètes. A la plage, à la ville, partout, vous serez bientôt : envié des hommes, admiré des femmes - assuré du succès. Envoi de la documentation n° 132 illustrée de photos sensationnelles contre 30 francs en timbres. AMERICAN INSTITUT - Boite post. 321-01 R. P. Paris

## GARANTIE TOTALE!



Bracelet-Montre  
INCASSABLE  
et ETANCHE  
suisse, 17 rubis  
Franco. 5.950 frs

SI MICAUD a attendu jusqu'à aujourd'hui pour présenter sa collection de montres, c'est qu'il désirait vous offrir les meilleures garanties de fabrication et de prix.

★ Les 100 MONTRES DIVERSES (homme, dame, jeunes gens) figurant au catalogue MICAUD 1950 sont incontestablement

★ CE QUI SE FAIT DE MIEUX. Leur prix (modèles à partir de 2.750 fr.) est surprenant de bon marché, compte tenu de leur perfection assurée par la

★ GARANTIE TOTALE MICAUD. En vous recommandant de ce journal vous recevrez gratuitement, franco et sans engagement, notre catalogue illustré.

★ N'ACHETEZ RIEN AVANT DE L'AVOIR CONSULTÉ!

Ecrivez lisiblement vos nom et adresse. Une carte postale suffit!

**HORLOGERIE MICAUD**  
(Service vente directe)  
1, rue du Chasnot - BESANCON

## But CLUB

Directeur : **GASTON BÉNAC**  
Rédacteur en Chef : **FÉLIX LÉVITAN**  
DIRECTION - VENTE - PUBLICITÉ  
100, rue de Richelieu, PARIS  
Téléph. : RICH. 81-55 et la suite  
RÉDACTION - ADMINISTRATION  
124, rue Réaumur, PARIS  
Téléph. : QUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS  
3 mois ..... 230 frs  
6 mois ..... 450 —  
Les abonnements d'un an sont rétablis.  
Prix de l'abonnement pour un an : 850 francs

COMPTE COURANT : PARIS 5390.08

DIRECTEURS-GÉRANTS :  
**MM. VERRIÈRE et MASSOT**

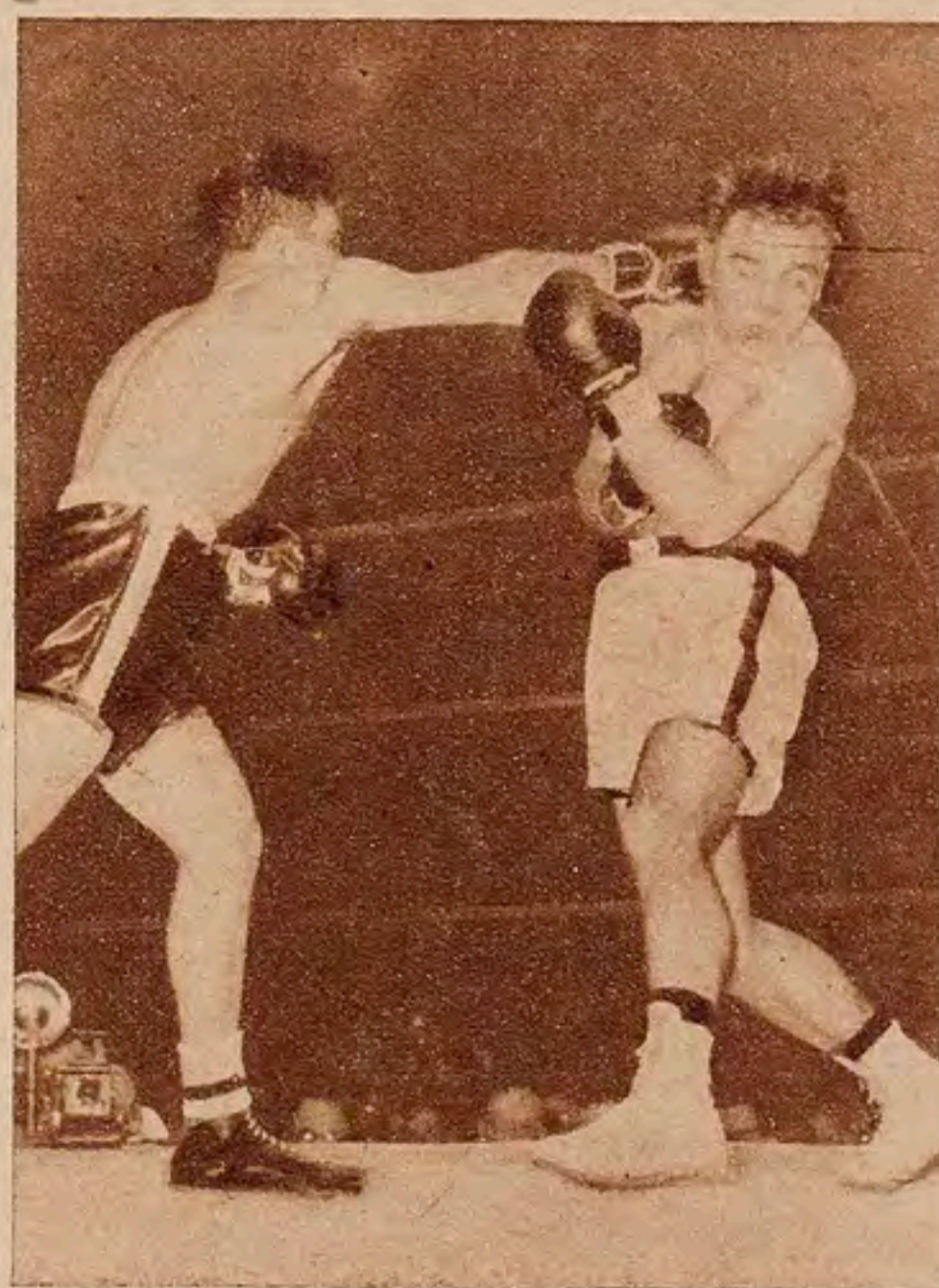
Société Nationale des Entreprises de Presse  
Imprimeries Réaumur - Clichy  
100, rue Réaumur - Paris (2e)  
Imprimé en France  
Dépôt légal n° 57



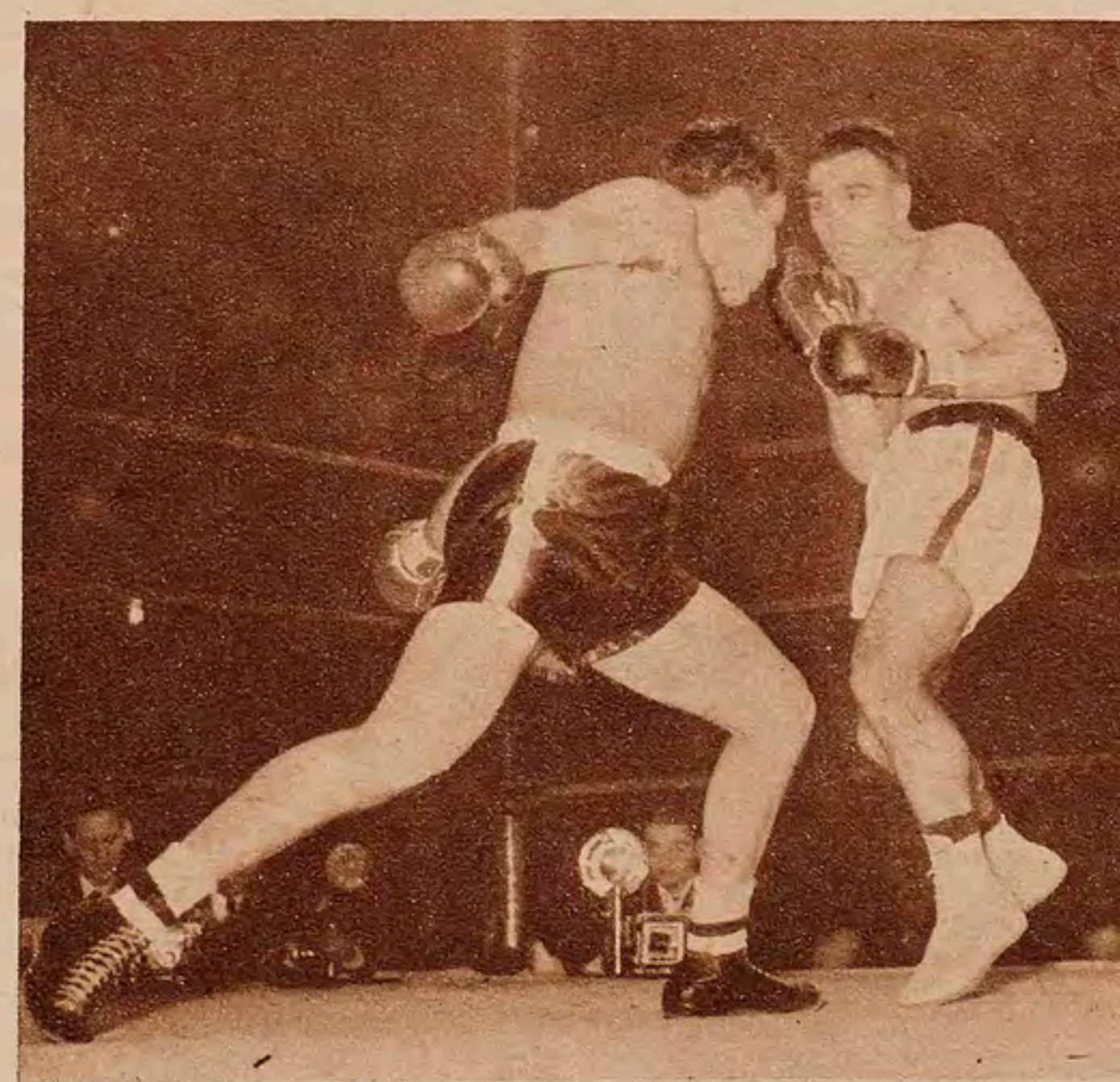
Meilleur boxeur, supérieur dans tous les compartiments de la science pugilistique, Villemain sut déconcerter le champion du monde par ses esquives. Le voici évitant un swing du droit.



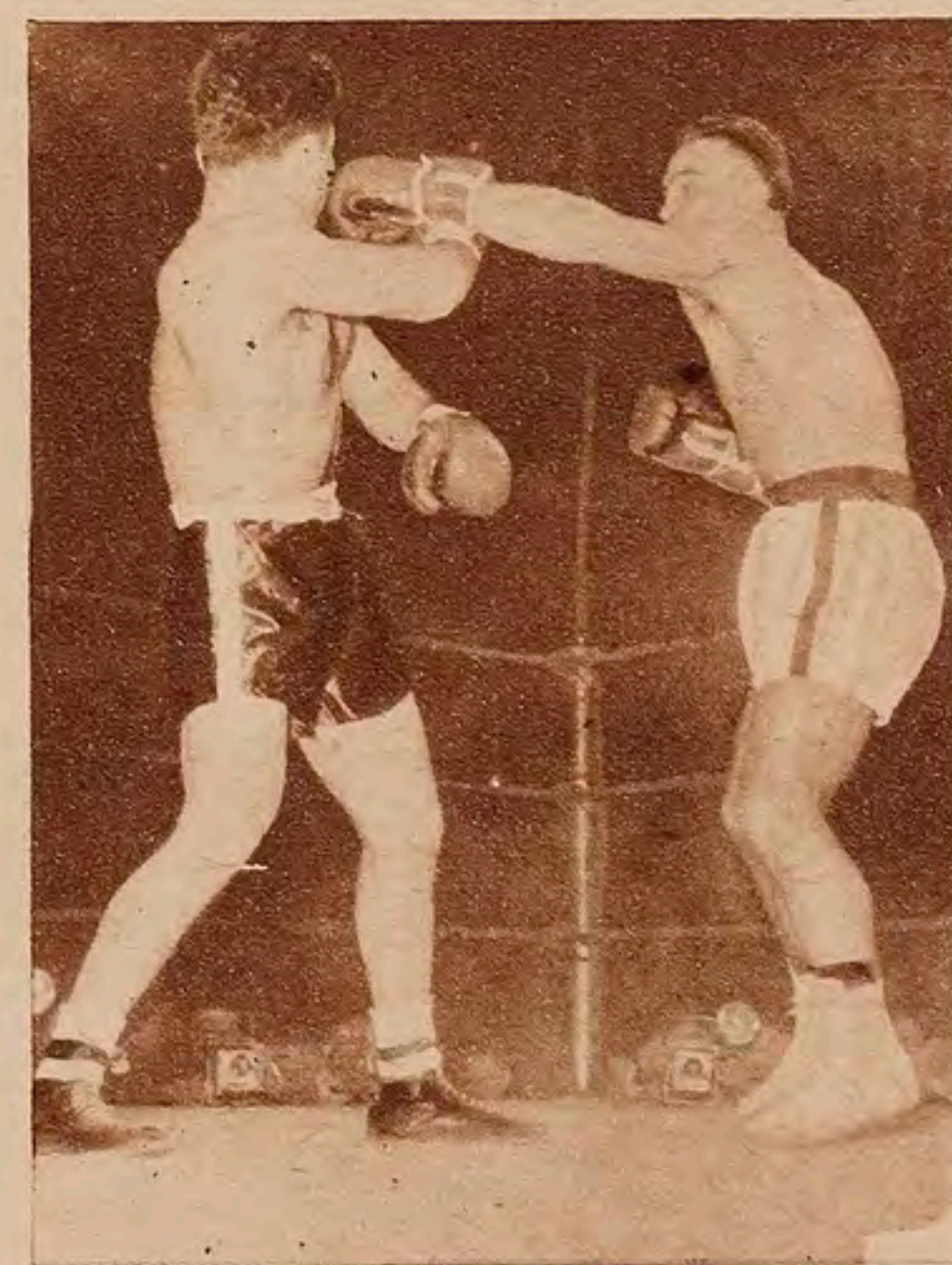
L'ardeur de La Motta n'était en rien diminuée par les 75 kilos qu'il accusa sur la balance. Il a tenté d'acculer Villemain dans les cordes, mais le Français va se dégager et contre-attaquer.



Ce classique direct du droit de La Motta n'a pas pris Villemain au dépourvu ; il passe à côté du but.



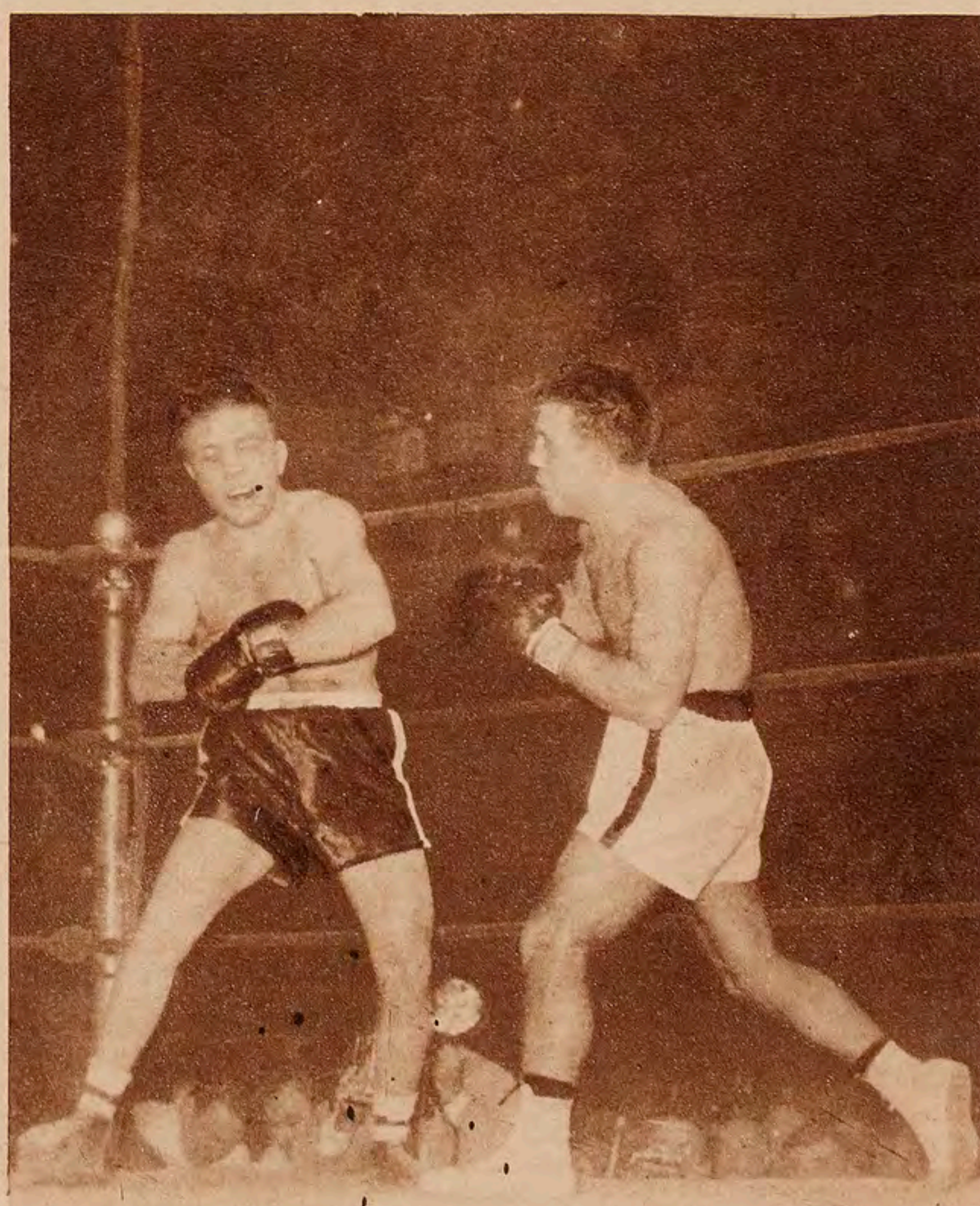
Boxant sur la pointe des pieds, la garde serrée, prêt à la riposte, Villemain contraste avec la position extravagante de La Motta qui attaque en swing.



Les talons collés au sol, La Motta encaisse un direct du gauche de Villemain qui paraît sautiller.

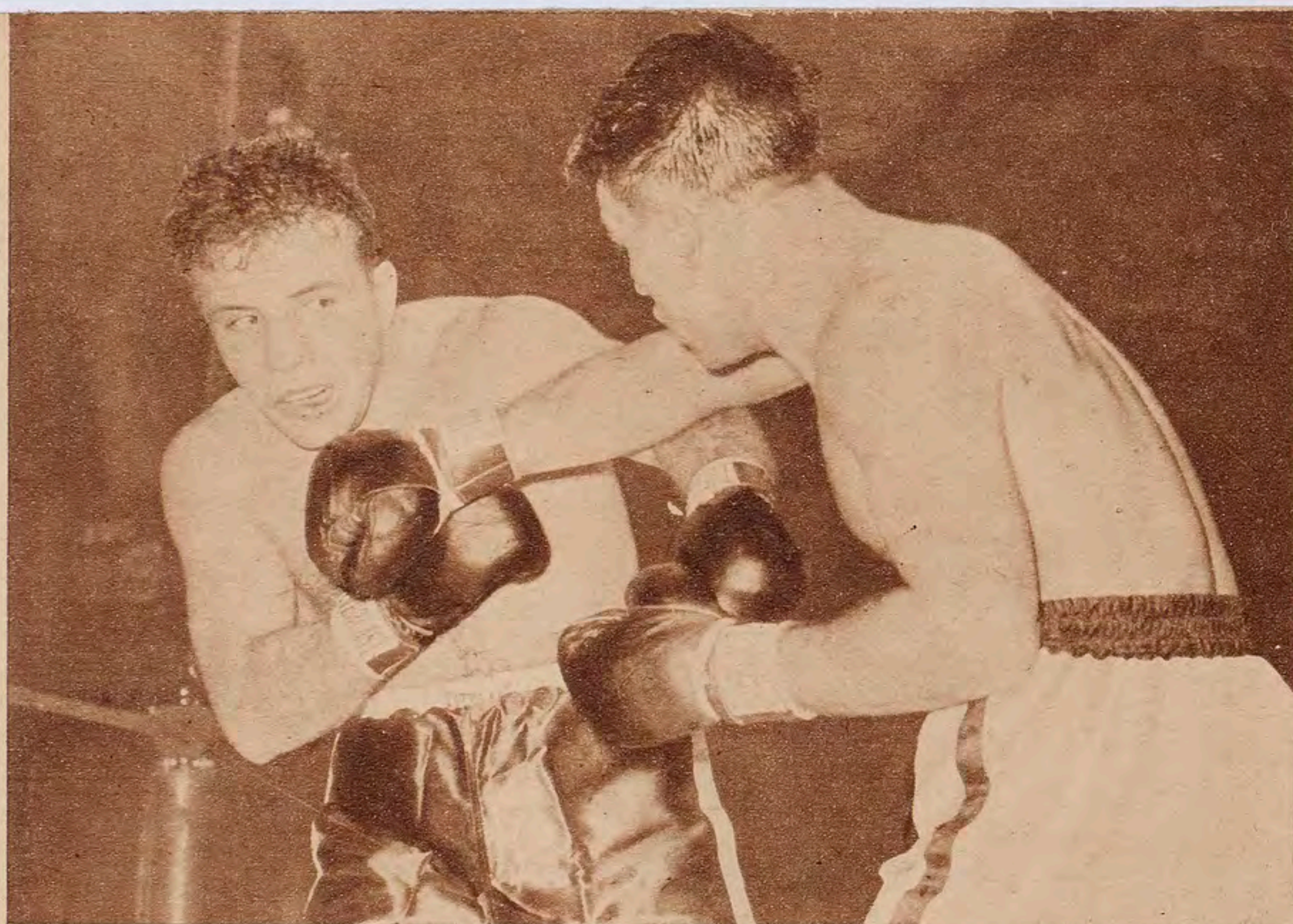


C'est le visage ensanglanté par les coups, la tête basse, l'air effondré que La Motta regagna son coin à la fin du 9<sup>e</sup> round. Le « champion du monde d'occasion » sentait déjà la défaite.



Les trois dernières reprises du combat furent particulièrement difficiles pour La Motta qui, promené à travers le ring par son fougueux adversaire, paraît en fort mauvaise posture.

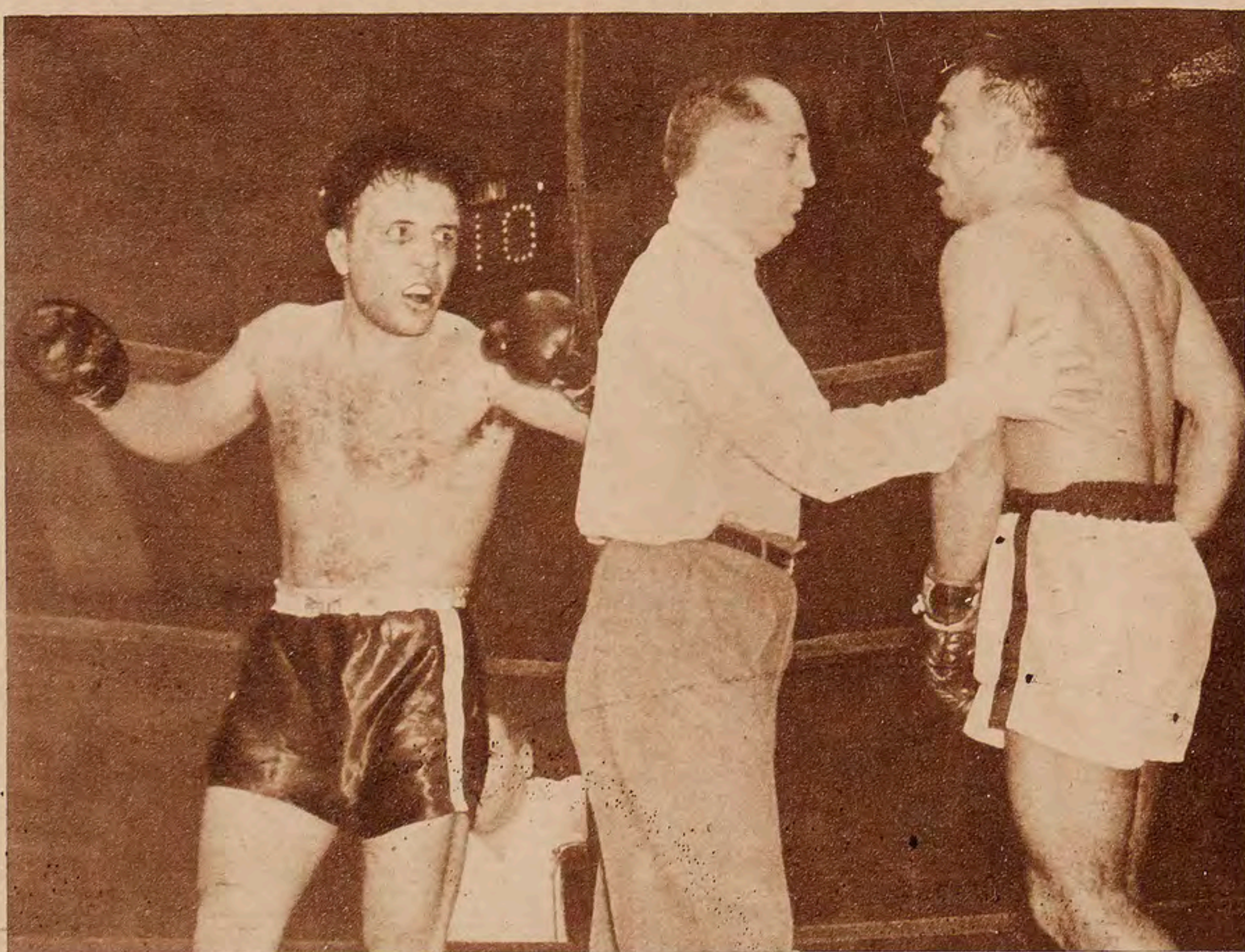




*Pendant les sept premières reprises, La Motta boxa la garde basse sans chercher à bloquer. Cette attitude, qui lui vaudra finalement une large défaite, l'a empêché de bloquer le crochet du droit plongeant qui arrive très exactement à la pointe de la mâchoire.*



*Une pose qui illustre magnifiquement l'excellente technique de Villemain, qui, du coude, a bloqué le swing du gauche de La Motta, et s'apprête à remiser du gauche, en crochet.*

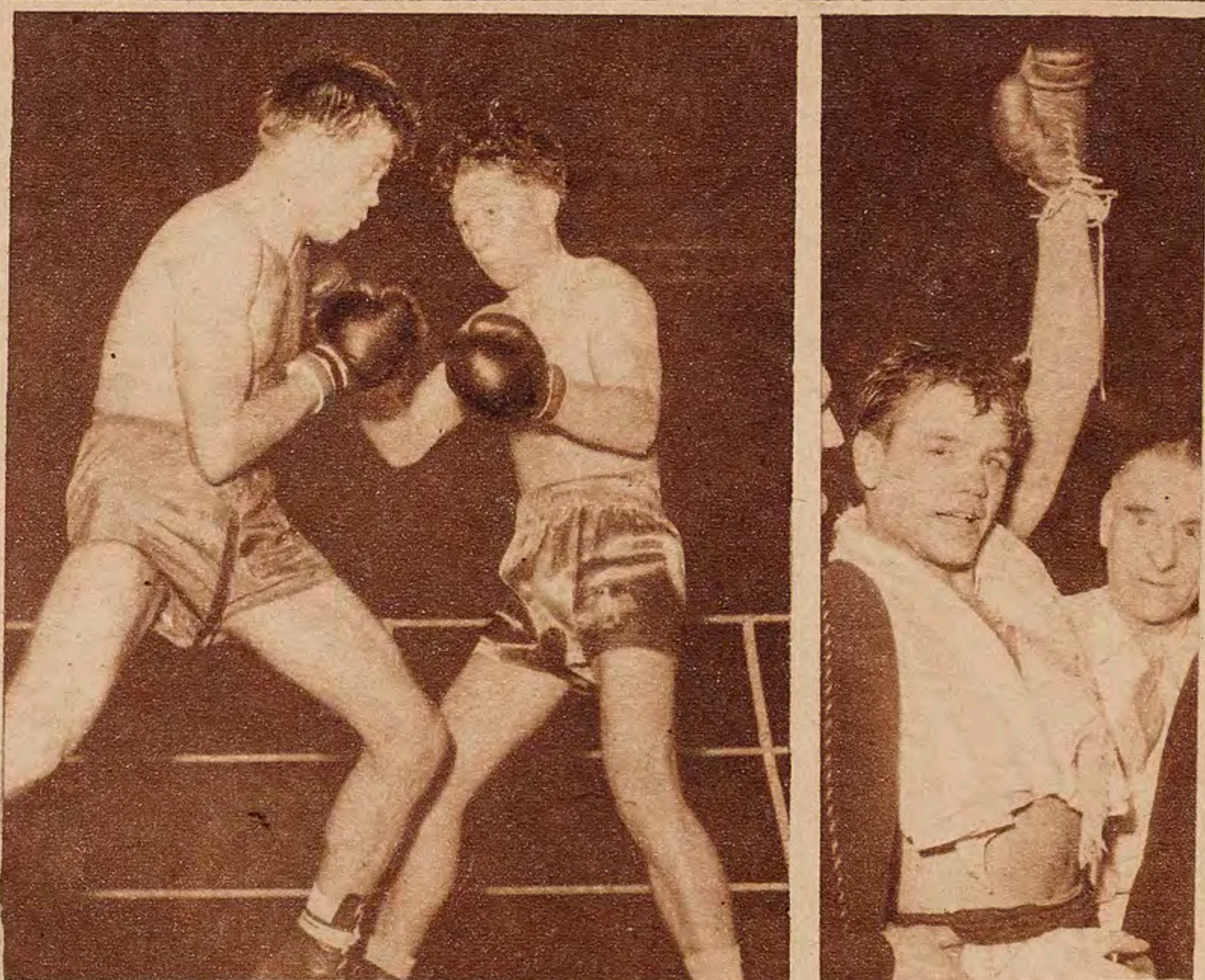


*L'ultime coup de gong tira La Motta d'une situation difficile. Le champion du monde était dans les cordes. L'arbitre s'interpose pour signifier à Villemain la fin du match.*



*Tandis que son manager, Jean Bretonnel, qui s'appuie sur les cordes, sourit malicieusement, Robert Villemain, salue le public après la proclamation du résultat et envoie des baisers aux spectateurs new-yorkais qui l'acclament.*





A Amiens, Mousse (à dr.) a laissé son titre des plumes aux mains de Bonnardel qui fit un très beau combat et dont la joie éclate (photographie de droite).

## KOUIDRI A RATÉ LE COCHE CONTRE L'ITALIEN MINELLI

(De notre corr. part. E. CAMBRON)

Alger. — Une foule considérable a envahi, samedi soir, le Majestic d'Alger où Omar Kouidri, au terme d'une carrière bien remplie, s'attaquait au titre européen de l'Italien Livio Minelli revenu des Etats-Unis pour le défendre. On espérait voir le champion de France mettre à profit ses derniers combats pour ravir au Transalpin la couronne qu'il avait acquise sans brio devant Giel de Roode. Mais on ne savait pas grand chose de ce champion devenu plus Américain qu'italien.

S'affirmant durant tout le combat plus rapide et plus mobile que Kouidri, il marqua un avantage assez net pour mériter la décision que lui octroya sans contestation le juge unique Rizoto.

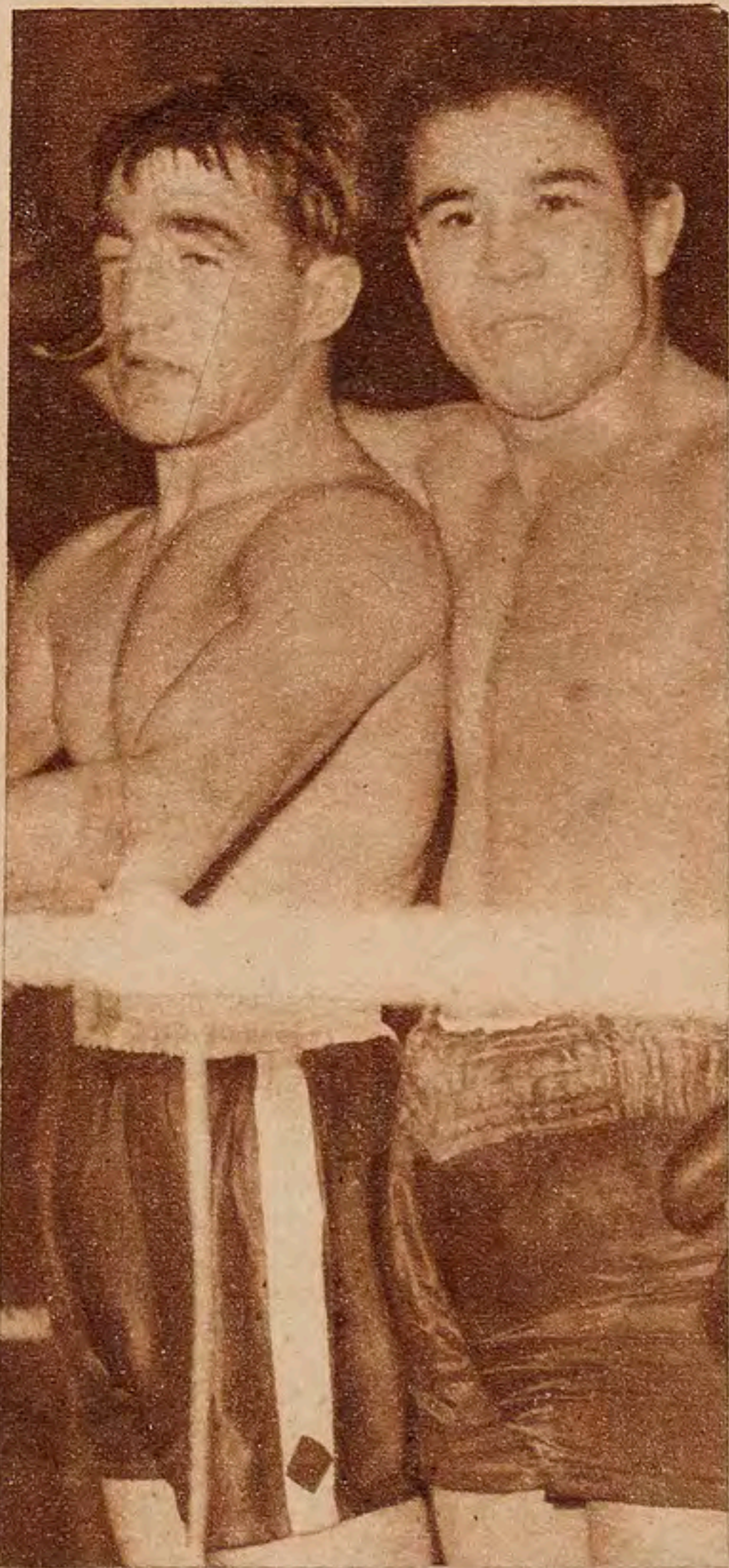
La rencontre ne fut guère plaisante. Refusant le corps à corps, l'Italien manifesta à distance un net avantage, attaquant souvent du gauche avec succès, mais sans mettre son adversaire en difficulté. Ses coups paraissaient en effet manquer de puissance et n'arrivèrent pas toujours à destination. A ce jeu, Kouidri ne pouvait marquer un avantage et l'on ne comprend pas qu'il soit resté tout le combat à rechercher le corps à corps devant un adversaire aussi mobile.

Les 15 rounds qui se succédèrent furent assez semblables, et si l'on peut en compter un ou deux à l'actif de Kouidri, et un ou deux nuls, les autres revinrent à Minelli qui félicita son adversaire lorsque le juge rendit son verdict.

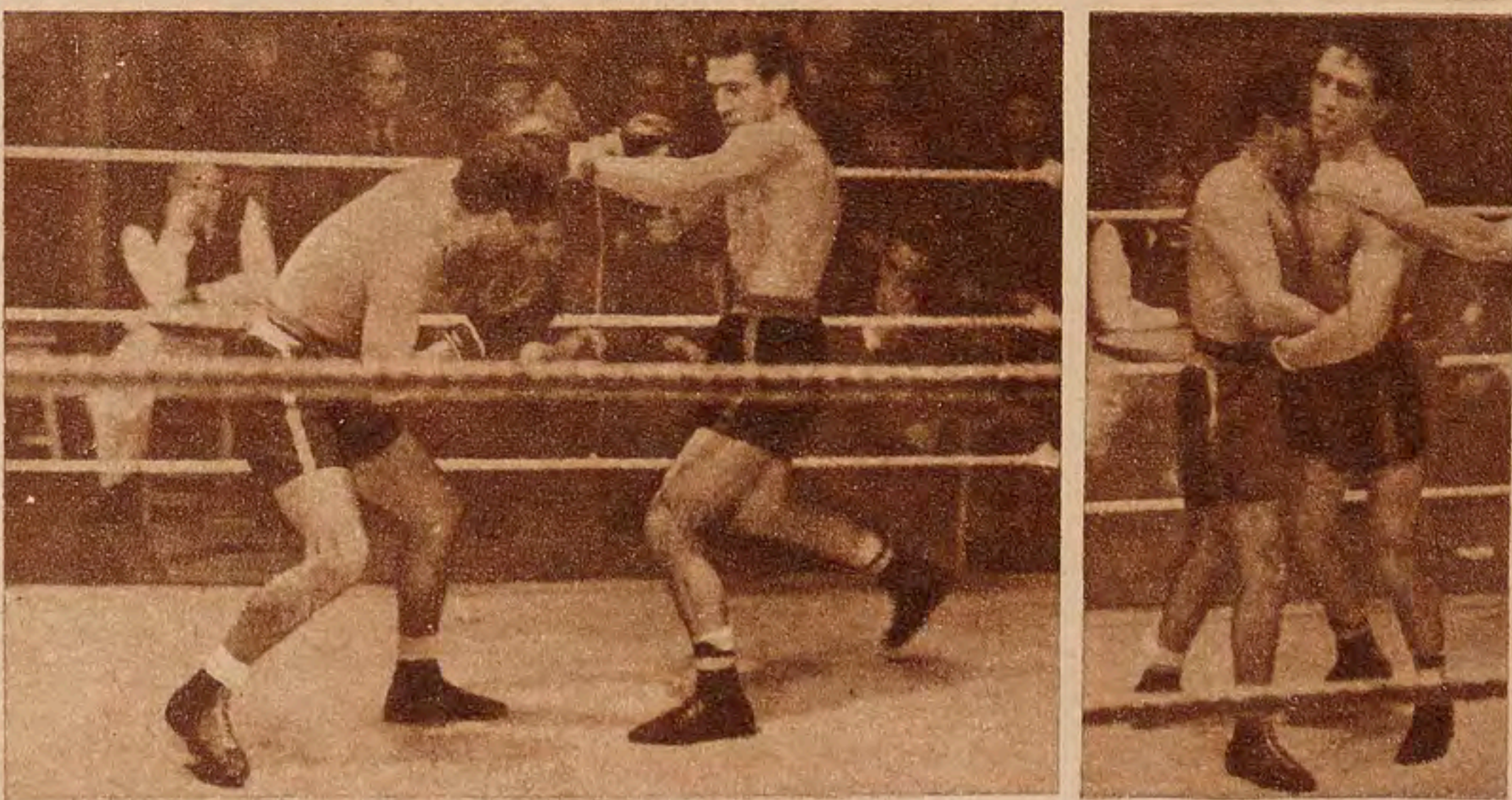
Ray Famechon qui était opposé à Mohkfi fut vainqueur aux points, remportant nettement la décision, mais sans avoir ridiculisé son adversaire qui fit même un très bon début de match.

Ray qui totalisait les points se déchâna dans les deux derniers rounds et fut chaleureusement acclamé.

Tino Cardinale a effacé sa défaite devant Bohbot, qu'il a battu aux points. Le récent vainqueur d'Emile Famechon avait un avantage de poids assez sensible puisqu'il accusa 52 kg. 500 pour 50 kg. 800 à son rival. Mais Bohbot sembla manquer de ring et ne put conserver un avantage qu'il avait manifesté au début du match.



Jeudi soir, à Wagram, le Tunisien Bahri (à droite) a battu le Marocain Moralès qui, blessé à l'œil, abandonna au quatrième round.



Samedi à Alger, Kouidri (à g.) n'a pu déposséder de son titre le champion d'Europe Livio Minelli. A dr. : l'arbitre intervient pour séparer les deux hommes.

# GEORGES CUVELIER OUVRE SES DOSSIERS

DEPUIS mercredi dernier, le monde du cyclisme est en effervescence. On parle beaucoup de M. Achille Joinard (F. F. C.) et de M. Georges Cuvelier (Groupement Pro).

Devenus ennemis irréductibles (encore que la Direction des Sports, arbitre du conflit, ne désespère pas de solutionner à l'amiable le différend qui les oppose), le président de la F. F. C., dirigeant rompu par son passé de politicien aux méandres de l'argumentation, et le président du Groupement Pro, uniquement fort de son bon droit, sont partis en guerre l'un contre l'autre. Et comme il est avéré qu'il s'agit plus d'une querelle particulière que de la suppression d'un organisme qui a fait ses preuves, on peut supposer que le conflit ne prendra fin qu'avec la défaite d'un clan ou de l'autre et qu'un compromis est bien problématique.

Nous avons donné la parole à Georges Cuvelier dans les colonnes de But et Club, et nous lui laissons évidemment la responsabilité de ce qu'il y dévoile.

Je veux tout d'abord faire une petite mise au point : je ne suis pas l'ennemi du président Joinard.

Je n'ai aucune visée concernant le poste de président de la F. F. C. ni pour moi, ni pour aucun de mes amis. Je suis bien plus à mon aise à la tête du Groupement Pro ou je peux mieux satisfaire mon goût de l'activité et me trouver le plus souvent possible dans le sillage des coureurs cyclistes.

Lorsque je reprends un à un les « griefs » du président Joinard à mon égard, je suis bien obligé de constater qu'il me reproche surtout de trop bien tenir le rôle qui m'a été confié c'est-à-dire de veiller aux intérêts du cyclisme professionnel sous toutes ses formes.

Le Groupement Pro est, paraît-il, sorti de son rôle et son ingérence dans les affaires de la F. F. C. est inadmissible.

Voilà qui mérite d'être examiné de près.

En tenant compte surtout que je suis membre du Comité directeur de la F. F. C. et qu'il est normal que je dise ma désapprobation en tant qu'administrateur d'une fédération lorsque je trouve que quelque chose n'y tourne pas rond, ce qui est le cas, comme vous le verrez un peu plus loin.

Ce n'est d'ailleurs pas le premier « accrochage » que j'ai avec le président Joinard et il nous a fallu batailler longuement pour arracher à la F. F. C. les avantages matériels certains dont bénéficient désormais les professionnels.

Il est donc normal dans ces conditions que je ne sois pas *persona grata* auprès du président Joinard.

Je suis l'éternel gêneur que ses fonctions autorisent à mettre son nez un peu partout, ce qu'on ne lui pardonne guère.

Ce n'est pas mon différend avec M. Joinard qui me fait ouvrir mes dossiers pour faire le procès d'une fédération qui veut nous exclure

alors que notre existence est légale. Les protestations que je formule ici ne sont qu'un écho des interventions que j'ai faites à plusieurs reprises au sein même de la F. F. C. Je ne les aurais jamais rendues publiques si, outrepassant ses droits, le président Joinard ne m'y avait obligé.

### Je reproche à la F. F. C. :

De s'être continuellement opposée à une large répartition, aux participants du championnat sur route, des bénéfices réalisés à Montlhéry.

Malgré cela et grâce à l'insistance du Groupement Pro, le vainqueur du championnat Jean Rey a pu encaisser 309.600 francs, le deuxième, 189.850 francs ; le troisième, 129.875 francs ; le quatrième, 105.025 francs. Grâce à nos organisations, la F. F. C. a pu encaisser 900.000 fr. en 1947, 1.100.000 francs en 1948 ; 1.595.161 francs en 1949.

C'est donc bien le Groupement Pro qui alimente pour une large part la Fédération.

Nous réclamions l'autonomie de la Caisse de Secours créée par le Groupement Pro. C'est vrai et voici pourquoi :

**NOUS N'AVONS PAS CONFIANCE DANS LA GESTION FINANCIÈRE DE LA F. F. C. DONT LA CAISSE EST PRESQUE A SEC PARCE QUE LE PRÉSIDENT JOINARD S'EST FAIT AVANCER PERSONNELLEMENT TROIS MILLIONS POUR LA FONDATION D'UNE MAISON DU CYCLISME DONT LA VIABILITÉ N'EST PAS UNE CERTITUDE. DE PLUS, LE GROUPEMENT PRO N'EST NULLEMENT D'ACCORD SUR LA FORMULE DE CETTE AIDE ACCORDÉE AUX VIEUX DU CYCLE QUI ONT LEUR DIGNITÉ ET PRÉFÈ-**



Dimanche au Vélodrome d'Hiver, les Hollandais Schulte-Peters l'ont emporté, bénéficiant il est vrai, au moment décisif, d'une crevaillon de Carrara Goussot.



A vintage black and white photograph of a football match. Several players in light-colored jerseys and dark shorts are on a grass field. One player in the foreground is being tackled by two others. Another player to the right is holding the ball. The background shows a fence and trees.



# PREMIÈRE DÉFAITE DE ROMANS, A AUCH

L'U. S. A. Limoges tenue en échec par Bort. Revanches de Pau d'Agen, Montferrand, P. U. C. et Stade Montois

En championnat, jouer sur son terrain est un très net avantage. Dimanche, les clubs de la Division Fédérale disputaient les premiers matches-retour. On imaginait donc que les équipes qui, le 30 octobre, l'avaient emporté sur le terrain de leur adversaire n'auraient pas grand mal à triompher chez elles. Il paraissait également logique de penser que tels clubs, battus de justesse à l'extérieur, prendraient leur revanche à l'occasion des matches-retour.

D'une manière générale, les résultats ont été conformes aux pronostics. Mais deux exceptions ont infirmé la règle : l'U. S. A. Limoges qui, à Nîort, avait été victorieuse 9-6, n'a pu faire que match nul chez elle 3 à 3 ; l'U. S. Tyrosse a été battue sur son terrain 3-9 par l'Aviron qui, à Bayonne, avait été heureux de réussir le match nul 3-3. L'échec de l'U. S. A. Limoges, que ses brillants résultats faisaient considérer comme un outsider du championnat, est la grande surprise du dernier dimanche. A quoi faut-il l'attribuer ? Sans doute à l'excès de confiance, plus encore qu'à quelques indisponibilités, que manifestèrent les Limousins privés d'Hirigoyen. Quant à la victoire — moins inattendue — de l'Aviron, il en faut voir la cause dans le

dynamisme supérieur des Bayonnais.

Le grand match de la journée était celui qui opposait l'U. S. Romans au F. C. Auch. Marcel de Laborderie a assisté à la première défaite des Romains. Je ne m'y attarderai pas. Mais, outre l'exploit du F. C. Auch, il convient de signaler la nette revanche prise par certaines équipes : par les avants du P. U. C. sur l'U. S. Bourg ; par ceux du S. U. Agen sur les attaquants du Racing C. F. ternes dimanche ; par le Stade Montois qui s'est retrouvé aux dépens de l'U. S. Marmande ; par l'U. S. Bergeracoise qui surclassa le S. C. Albi ; par l'A. S. Montferrandaise qui, en dix minutes, eut raison du R. C. Narbonne ; par le C. A. Briviste que l'U. S. A. Perpignan ne parvint pas souvent à rendre en danger ; par le Stade Rochelais enfin qui, plus mobile, réussit à l'emporter sur le C. S. Viennois pourtant fort redoutable. Et l'on accordera une mention particulière à la Section Paloise qui, animée par son demi de mêlée Cazenave et son jeune trois quarts centre Trésariou, fit une véritable démonstration dont les Montiliens furent victimes à la Croix-du-Prince.

Georges DUTHEN.



F. C. AUCH-U. S. ROMANS (3-0) : Le ballon mal contrôlé à la touche, Riondet se lance pour le saisir, sous la protection des avants de Romans : Astier, Foriel et Soro. (Téléphoto transmise. d'Auch.)

## AUCH A DOMINÉ, MAIS N'A MARQUÉ QU'UN ESSAI !

De notre envoyé spécial : Marcel de LABORDERIE

Auch. — Le Championnat de France de rugby arrivait à un tournant : la première journée des matches retour des poules de six, avec tout ce qu'elle pouvait comporter de crainte ou d'appréhension pour les équipes qui se déplaçaient.

Un exemple typique, éclatant, nous aura été fourni par ce qui devait être le match du jour : le choc du F. C. Auch contre l'U. S. Romans.

Cette dernière équipe se présentait avec le prestige d'une série de cinq victoires, exploit qu'elle était seule à avoir réalisé en compagnie du F. C. Lourdaise. Seulement, sa rivale du jour n'était pas à négliger, car le F. C. Auch était deuxième de sa poule avec quatre victoires et une défaite, une défaite qui, précisément, avait été subie à Romans au match aller.

Au match-retour, l'équipe de Romans se présentait sur le stade Mathalin un peu paralysée.

En définitive, Auch a battu Romans par 3 à 0, soit par l'écart d'un seul essai marqué à la 65<sup>e</sup> minute du jeu. Mais ce résultat de 3 à 0 ne reflète ni l'aspect de la partie, ni la valeur des équipes, car en réalité Auch domina tout au long de la rencontre et sa victoire aurait dû normalement se chiffrer par un score beaucoup plus lourd.

Pareillement, l'équipe de Romans, que nous avons vue sur le terrain, n'est vraiment pas l'équipe réelle de Romans. Elle ne peut pas l'être, tant elle fut timorée, craintive et maladroite. Et l'on peut dire que sa partie de dimanche n'est pas l'expression de sa véritable valeur.

On peut se douter que c'est dans une chaude ambiance que se déroula la rencontre, car les spectateurs d'Auch avaient été avertis de la réception assez peu cordiale qui avait été réservée à leur équipe à Romans.

Fort heureusement, l'arbitre périgourdin,

M. Lacaze, athlétique, haut de taille, impétueux, sut maintenir l'ordre. Les débordements qui eurent lieu après le match sont seuls à déplorer.

Toute la première mi-temps, l'équipe d'Auch joua dans le camp de sa rivale, mais jamais ne put marquer. Seuls se montrèrent dangereux le demi d'ouverture Charria par ses tentatives de but et Ludwizick par une percée qu'il poursuivit par un coup de pied à suivre.

En deuxième mi-temps, Charria fut à nouveau dangereux, mais il n'aboutit pas et il fallut une mêlée près des buts de Romans pour que le pilier Luchetta marque un essai.

Pénille, en ratant une passe, manqua lui aussi un essai.

Bref, vous le voyez, le F. C. Auch laissa échapper plusieurs occasions.

Du côté de Romans, Soro se démène et semble le seul à échapper à cette psychose de crainte.

On retiendra un joli coup de pied de l'arrière Rouffia qui, des 40 mètres, rata d'un rien le but : le ballon toucha à la barre.

Que vaut l'équipe d'Auch qu'entraîne l'ancien international Vincent Graule ? Elle vaut surtout par son ensemble, par son entrain endiablé, mais son action n'est pas coordonnée. Elle pêche par imprécision. L'arrière Fourcade reste très calme, mais les autres s'impatientent trop.

Un bon ailier, Peyro, qui reprend d'une façon très habile un ballon de volée, mais lui aussi rata l'occasion. Le demi d'ouverture Charria a de jolis coups de pied. L'avant Ludwizick est un excellent attaquant, mais l'ensemble manque encore de sens de réalisation.

Dans l'équipe de Romans, ne retenons personne, même pas Guillaumet, puisque l'équipe joua en dessous de sa valeur.



VALENCE SP.-STADE MONTLUÇON (11-0) : En touche courte, Bru s'empare du ballon. (Tel. tra. de Valence.)

### RUGBY XV

#### DIVISION FÉDÉRALE

POULE A. — Castres Olympique b. R. C. Vichy, 17-5 ; U. S. A. Limoges et A. S. Bort, 3-3 ; U. S. Dax b. Stade Dijonnais, 12-0.

1. U. S. A. Limoges, 15 pts (+ 11) ; 2. Castres Olympique, 15 pts (+ 47) ; 3. U. S. Dax, 13 pts (+ 1) ; 4. A. S. Bort, 12 pts (+ 9) ; 5. R. C. Vichy, 11 pts (+ 18) ; 6. Stade Dijonnais, 6 pts (+ 48).

POULE B. — Stade Montois b. U. Marmande, 14-5 ; U. S. Cognac b. Stadoceste Tarbais, 5-0 ; A. S. Béziers b. Stade Bordelais, 17-0.

1. A. S. Béziers, 14 pts (+ 17) ; 2. Stade Montois, 13 pts (+ 10) ; 3. U. S. Cognac, 13 pts (+ 10) ; 4. Stadoceste Tarbais, 11 pts (+ 2) ; 5. U. Marmande, 11 pts (+ 11) ; 6. Stade Bordelais, 10 pts (+ 26).

POULE C. — E. S. C. La Rochelle b. C. S. Vienne, 8-6 ; Aviron Bayonnais b. U. S. Tyrosse, 9-3 ; Valence Sports b. Stade Montluçon, 11-0.

1. Aviron Bayonnais, 14 pts (+ 7) ; 2. C. S. Vienne, 14 pts (+ 31) ; 3. Valence Sports, 13 pts (+ 27) ; 4. E. S. C. La Rochelle, 12 pts (+ 7) ; 5. Stade Montluçon, 10 pts (+ 32) ; 6. U. S. Tyrosse, 9 pts (+ 26).

POULE D. — C. A. Briviste b. U. S. A. Perpignan, 13-5 ; U. S. Bergerac b. S. C. Albi, 17-3 ; F. C. Lourdes b. S. C. Angoulême, 9-3.

1. F. C. Lourdes, 18 pts (+ 35) ; 2. U. S. Bergerac, 11 pts (0) ; 3. C. A. Briviste, 11 pts (+ 4) ; 4. U. S. A. Perpignan, 11 pts (+ 9) ; 5. S. C. Angoulême, 11 pts (+ 10) ; 6. S. C. Albi, 10 pts (+ 12).

POULE E. — Stade Toulousain b. U. S. Carmaux, 11-3 ; U. S. Montauban b. Stade Aurillac, 14-3 ; Section Paloise b. U. Montélimar, 17-0.

1. Stade Toulousain, 16 pts (+ 21) ; 2. U. S. Montauban, 15 pts (+ 20) ; 3. Section Paloise, 12 pts (+ 17) ; 4. U. Montélimar, 11 pts (+ 18) ; 5. U. S. Carmaux, 9 pts (+ 18) ; 6. Stade Aurillac, 9 pts (+ 22).

POULE F. — S. U. Agen b. R. C. France, 9-0 ; C. A. Béglais b. S. C. Mazamet, 3-0 ; L. O. U. b. Le Creusot, 14-3.

1. L. O. U., 15 pts (+ 43) ; 2. S. C. Mazamet, 13 pts (+ 17) ; 3. C. A. Béglais, 13 pts (+ 17) ; 4. R. C. France, 12 pts (+ 17) ; 5. S. U. Agen, 10 pts (+ 15) ; 6. C. O. Creusot, 9 pts (+ 45).

POULE G. — A. S. Montferrand b. R. C. Narbonne, 11-0 ; F. C. Auch b. U. Romans, 3-0 ; Paris U. C. b. U. S. Bourg, 12-3.

1. F. C. Auch, 16 pts (+ 7) ; 2. U. Romans, 16 pts (+ 34) ; 3. A. S. Montferrand, 12 pts (+ 2) ; 4. R. C. Narbonne, 11 pts (+ 6) ; 5. U. S. Bourg, 9 pts (+ 31) ; 6. Paris U. C., 8 pts (+ 18).

POULE H. — Biarritz Olympique b. S. C. Graulhet, 3-0 ; A. S. Soustons b. Stade Lavelanet, 13-3 ; R. C. Toulon b. C. A. Périgueux (remis).

1. R. C. Toulon (5 m.), 14 pts (+ 22) ; 2. Biarritz Olympique (6 m.), 14 pts (+ 8) ; 3. A. S. Soustons (6 m.), 13 pts (+ 11) ; 4. C. A. Périgueux (5 m.), 12 pts (+ 19) ; 5. Stade Lavelanet (6 m.), 8 pts (+ 17) ; 6. S. C. Graulhet (6 m.), 7 pts (+ 21).



STADE MONTOIS-U. S. MARMANDE (14-5) : Devant Gaxet, Darrieusecq ramasse le ballon en souplesse. (Tél. tr. de Mt-de-Marsan)



STADE TOULOUSAIN-STADE CARMAUX (11-3) : Sur attaque classique, Crayssac essaie de déborder Daleris. (Tel. trans. de Toulouse.)





BIARRITZ-GRAULHET (3-0) : L'avant Philippot, de Graulhet, a pris le ballon à la touche. (Tél. tr. de Biarritz.)



LYON O. U. - LE CREUSOT O. L. (14-3) : Les avants lyonnais ont amorcé un départ au pied. (Tél. trans. de Lyon.)



STADE ROCHELAIS-C. S. VIENNE (8-6) : Battiglini (à g.) s'oppose au départ d'un deuxième ligne rochelais.



A. S. SOUSTONS-STADE LAVELANET (13-3) : Touche pour Lavelanet, Basset aura la balle. (Tél. tr. Soustons.)



C. A. BÉGLAIS-S. C. MAZAMET (3-0) : Le trois-quarts aile béglais Bordes botte en touche. (Tél. trans de Bègles)



LIBOURNE-CARCASSONNE (0-15) : L'ailier Llary essaie de déborder le Libournais Gailleux. (Tél. trans. de Libourne.)



U. S. TYROSSE-AVIRON BAYONNAIS (3-9) : Daguerre, de Tyrosse ouvre devant l'arbitre. (Tél. tr. Tyrosse.)



U. S. DACQUOISE-STADE DIJONNAIS (12-0) : Lassaosa s'est couché, Lapique se replie. (Tél. trans. de Dax.)



CATALANS XIII-LYON (0-10) : Un arrêt orthodoxe de Thubert sur le Lyonnais Montrucolis. (Tél. trans. de Perpignan.)

## HAMZA, DANS L'AYCAGUER, NE SE MÉFIAIT QUE DE JACQUES VERNIER

De notre envoyé spécial : **Marcel HANSENNE**

LYON. — Dès le départ du challenge Aycaguer, couru à Lyon sous une bise glaciale, le Marocain Hamza n'eut qu'une seule pensée : surveiller Jacques Vernier.

Les événements devaient prouver que son inspiration était la bonne.

Jacques Vernier fut en effet l'homme de base de ce cross rendu extrêmement pénible par le froid et le vent. Vaincu par les éléments, El Mabrouck disparut rapidement au sein du peloton.

Et l'on trouva bientôt tous les autres favoris en tête, c'est-à-dire Jacques Vernier, Varnoux, le remarquable trio de l'A. S. Montferrandaise, composé de Furic, Cérrou et Hamza et enfin le Lyonnais Méline.

Cette première sélection étant faite, ce brillant état-major s'en alla le plus rapidement possible vers l'arrivée où des boissons chaudes étaient préparées.

Méline lâcha pied le premier, puis ce fut Varnoux. Demeuré seul face à la coalition montferrandaise, Jacques Vernier, en dépit d'un point de côté, veilla à

ce que l'ordre ne faiblît pas et Furic en fut la nouvelle victime.

Après une légère défaillance, rapidement surmontée, Hamza porta sa première estocade.

Cérrou s'effaça. Quant à Jacques Vernier, il répondit bien. Mais il ne fut pas un instant plus tard capable de la même riposte sur une nouvelle attaque du Nord-Africain et celui-ci fila vers une victoire que faillit compromettre un retour fulgurant de Jacques Vernier.

Le classement est normal, sauf pour Roger Rochard qui a créé la grande surprise de la journée en se classant 9<sup>e</sup>.

### LES CLASSEMENTS

1. HAMZA (A. S. M.) ; 2. Vernier (U. A. G.), à 6 m. ; 3. Cérrou (A. S. M.), à 60 m. ; 4. De Toffoli (C. S. P. St-Etienne), à 120 m. ; 5. Furic (A. S. M.) ; 6. Varnoux (L. O. U.) ; 7. Méline (Rhône Sportif) ; 8. Silvestri (U. A. V. H.) ; 9. Rochard (C. A. C. St-Etienne) ; 10. Sigalas (S. M. U. C.).

Par équipes : 1<sup>ère</sup> A. S. Montferrandaise.



Après un tour de circuit, sur les pentes de Croix-Luizet, un petit groupe s'est détaché. Le futur vainqueur, Hamza (au centre), conduit la course avec Furic (à gauche), devant Varnoux (341), qui ne tarderont pas à être décollés.



Hamza s'est détaché avant l'arrivée et gagne avec 6 m. d'avance sur Jacques Vernier. (Tél. tr. de Lyon.)



**But Club**



## IBRIR AUX PRISES AVEC LES AVANTS YUGOSLAVES

Le goal toulousain, Ibrir, n'a pas eu à arrêter, à Florence, des shots particulièrement dangereux. Il hésita parfois à anticiper, mais il fut à l'aise devant ses buts, et on le voit ci-dessus repousser le ballon que l'avant centre yougoslave, Firm, a tenté de reprendre de la tête. A gauche : Hon est prêt à intervenir. Derrière Ibrir, Frey est dans l'attente. A l'extrême droite, on reconnaît le Niçois Luciano qui n'a pas lâché l'ailier gauche yougoslave, Tchakovski II. Le danger aura été, une fois de plus, écarté du camp français... (Téléphoto transmise, depuis Florence, par un de nos envoyés spéciaux.)